

Le point

Deux ans et demi après Challenger...



JEAN-PIERRE ROGEL
collaboration spéciale
Agence Science-Press

Lorsque la navette Discovery quittera sa rampe de lancement en octobre prochain, espèrent-ils aux dernières nouvelles —, le cœur de millions de spectateurs battra un peu fort, au souvenir de la tragédie de Challenger, le 28 janvier 1986.

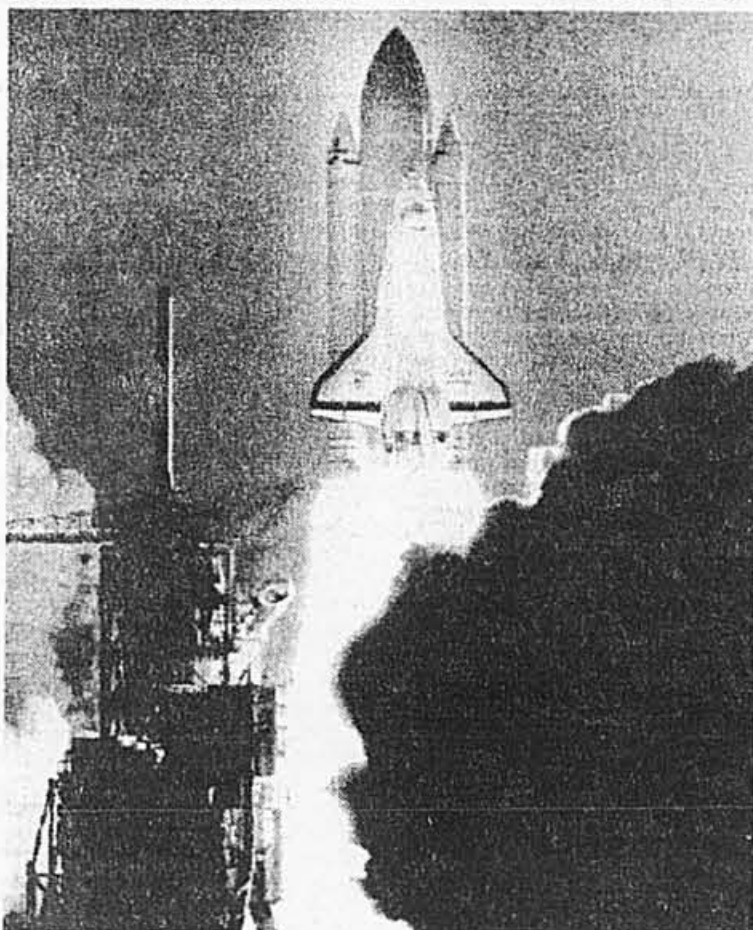
À l'œil nu, cette navette spatiale ressemblera comme une sœur jumelle à Challenger. Mais les modifications conférant une plus grande sécurité au véhicule et à son équipage seront nombreuses. Et, si tout se passe comme on l'espère, la NASA saura enfin que la page est tournée sur un des moments les plus noirs de son histoire.

C'est à une révision du système des navettes que l'on a procédé. Lourde bureaucratie, la NASA a pris du temps à se réformer, mais elle l'a fait en profondeur. Selon les vœux de la commission d'enquête présidentielle, on a revu toutes les procédures de lancement, on a

rer la sécurité complète des passagers de la navette dans les deux premières minutes du vol, lorsque ces fusées consomment leur carburant. Car on ne peut éteindre ce feu gigantesque de poudre, une fois qu'il est allumé: à l'ère des ordinateurs et des moteurs sophistiqués, on reste prisonnier de cette particularité. À moyen terme, vers les années 95, la NASA veut se doter de fusées d'appoint à carburant liquide, mais d'ici là, les fusées à poudre continueront à créer des angoisses à chaque envolée.

Pour l'instant, seules ces fusées sont capables de fournir la formidable poussée nécessaire au décollage de cet ensemble de 2000 tonnes. Il faut dire qu'on atteint une poussée totale capable de faire décoller 30 Boeing 747 chargés, ce qui n'est pas rien!

Entre-temps, au niveau du calendrier des vols, c'est un peu la confusion. Déjà, plusieurs retards se sont accumulés sur le calendrier initial qui prévoyait une reprise des vols cet été. Si tout va bien, on s'attend à une première mission en octobre, avec Discovery qui emportera un satellite TDRS. Puis, on aura deux missions militaires ultra-sécrites: il faut dire que le Pentagone a profité de la crise post-Challenger pour faire valoir au président



La navette Discovery devrait quitter sa rampe de lancement en octobre prochain. LASERPHOTO AP

démocratisé le processus de prise de décision, on a donné du pouvoir aux astronautes, qui prennent le pas sur les administrateurs.

Les astronautes au pouvoir

Désormais, ce sera le vétérinaire astronaute Robert Crippen qui décidera en ultime ressort d'autoriser tout lancement de navette. Il s'appuiera sur l'avis de 30 directeurs de vol et assure qu'il n'hésitera pas à surseoir à un lancement si un seul de ses directeurs élève des objections, au moment de prendre la décision finale. La démocratie est tellement bien revenue à la NASA que des membres du Congrès commencent à grommeler que l'agence est en passe de perdre toute son audace!

Sur le système de la navette lui-même, les modifications sont nombreuses. Les fameux joints des fusées à poudre — c'est celui de la fusée droite qui avait cédé, déclenchant l'accident de Challenger —, ont été revus et corrigés. On les appelle maintenant des joints J et on est certain qu'ils tiendront dans les pires conditions. On a aussi apporté 14 autres modifications majeures aux fusées à poudre, ces gros cigares qu'on voit sur le côté du véhicule spatial, sur la rampe de lancement. Puis huit modifications au réservoir externe, et une soixantaine aux vaisseaux Orbiter eux-mêmes. On a notamment amélioré les valves d'alimentation du moteur principal, on a mis des nouveaux freins pour l'atterrissage, et, bien entendu, on a renforcé la sécurité des passagers.

L'angoisse de la poudre

Un point doit toutefois être souligné: tant que la navette utilisera des fusées à poudre, il n'existe aucun moyen d'assu-

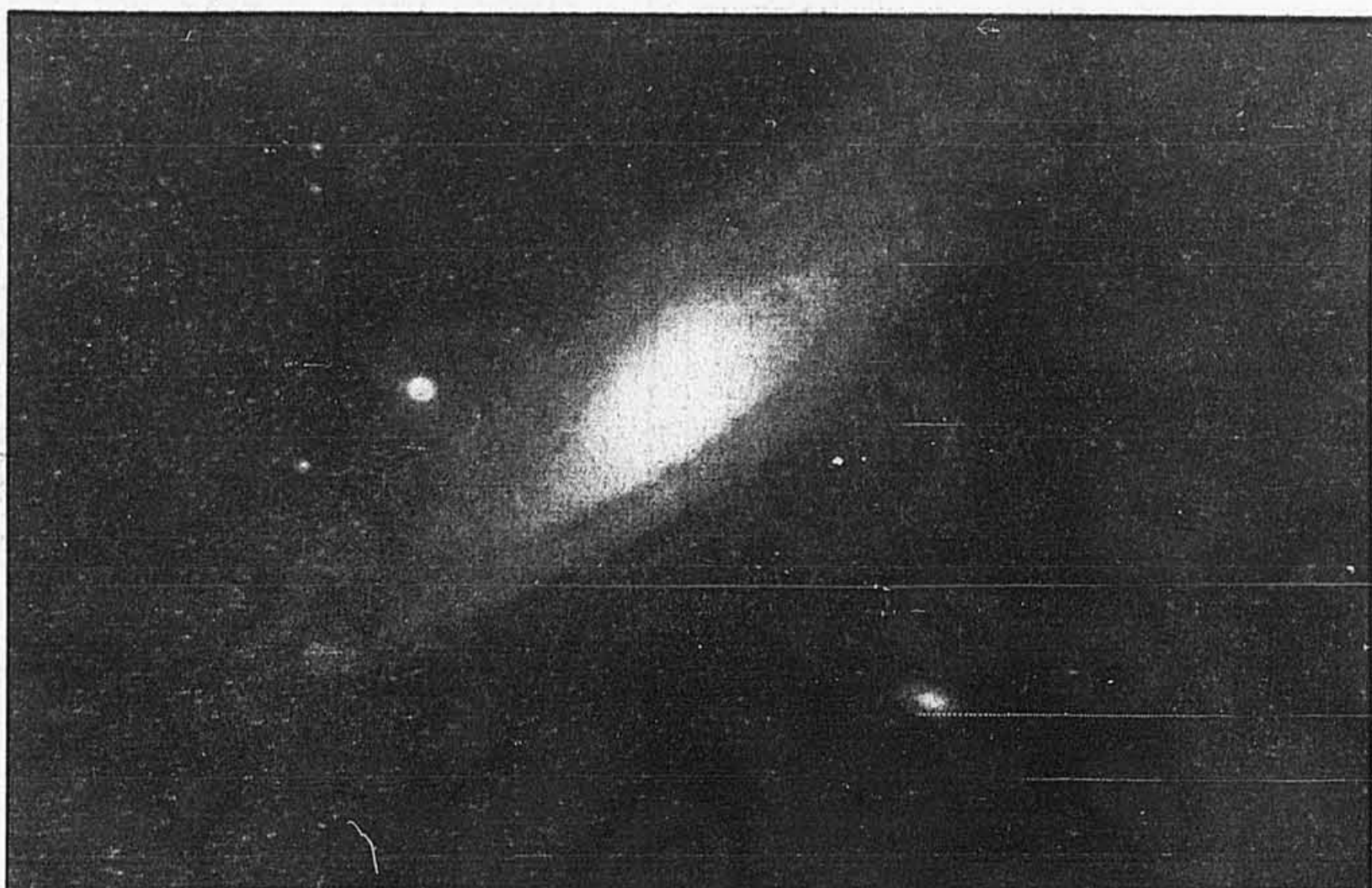
Reagan des motifs dits de «sécurité nationale».

Ensuite, on reprendra les missions civiles, avec les trois navettes à tour de rôle. Mais le rythme des envolées sera lent. Une cadence de six tirs par an, comparée aux vingt tirs projetés avant la catastrophe. Les projets de station spatiale ont ont pâti sérieusement. Mais aussi, les projets proprement industriels — on a abandonné les programmes de fabrication de médicaments en apesanteur, à toutes fins pratiques — et les projets scientifiques.

Les scientifiques frustrés

C'est de ce côté que les pertes sont les plus grandes. De par le monde entier, les chercheurs attendaient beaucoup des missions d'exploration spatiale de la navette. Le Spacelab et les sondes planétaires sont des instruments merveilleux pour faire travailler les scientifiques sur des données nouvelles, mais leur silence a duré trop longtemps. La NASA a promis d'essayer de rattraper le temps perdu. Cependant, il reste à voir si elle sera capable de livrer la marchandise, malgré les pressions de ses clients militaires et industriels.

La NASA sort ébranlée de cette crise, encore incertaine sur son avenir et sur ses priorités. Cela, au moment où les Soviétiques s'apprentent à lancer leur propre navette, et ont déjà des projets de stations spatiales très avancés. Au moment aussi où la concurrence pour lancer des satellites de télécommunication se fait vive au plan international, avec les Européens, les Japonais et les Chinois dans la course. Sans aucun doute, le prochain vol de la navette spatiale est important, mais c'est l'ensemble de la course à l'espace qui est en train de tourner lentement et de se réaliser.



La galaxie d'Andromède, une des plus facilement observables avec un télescope d'amateur. PHOTO Université de Montréal

À ne pas manquer le douze août: le grand spectacle des Perséides



CAROLE THIBAUT

C'est vendredi, le 12 août à 23 heures que l'on pourra admirer la plus importante pluie d'étoiles de l'année. Vers 23 heures, moment où le spectacle atteindra son paroxysme, les observateurs verront à l'œil nu près de 50 étoiles filantes à l'heure, soit environ une par minute.

Les étoiles filantes ne sont pas des vraies étoiles mais plutôt des fragments de roches ou de métal qui entrent dans l'atmosphère terrestre. Leur vitesse est d'environ 40 km/h. Ils deviennent alors incandescents et laissent derrière eux une traînée de lumière nommée *mééore*.

L'objet spatial est appelé *météoroïde* lorsqu'il est dans l'espace et *mééoroïte* s'il parvient à traverser l'atmosphère terrestre pour s'écraser sur le sol.

La plupart des étoiles filantes sont causées par des mééoroïdes pas plus gros qu'un grain de poussière. Certains, plus lumineux, peuvent atteindre la grosseur d'un pois.

400 tonnes par jour

On calcule qu'il y a environ

Les galaxies: bien plus que ce que l'on en voit

Les galaxies, ces grands disques lumineux que l'on décele au télescope, sont beaucoup plus volumineuses qu'elles veulent bien le laisser paraître. Beaucoup de matière «non visible» entoure la partie lumineuse, ce qui augmente notablement son diamètre.

Cela n'est pas sans conséquence: comme cette matière est invisible pour nous, on ne sait pas à quel endroit finit la galaxie. Pire encore, on ne peut pas calculer quelle est la densité de l'univers, c'est-à-dire combien il contient de matière par mètre cube! Cela à l'air de rien mais c'est à étudier ce problème que les astronomes modernes passent le plus clair de leur temps et de leur budget. Il s'agit bien sûr de recherche fondamentale, mais son sait que toute recherche fondamentale finit toujours par trouver une application tôt ou tard.

Grâce au Dr Claude Carignan, du département de physique à l'Université de Montréal, il semble qu'on pourra bientôt «voir» pour la première fois la frontière de la galaxie, c'est-à-dire l'endroit où il n'y a plus de matière mais plutôt le vide. On pourra ensuite calculer combien il y a de matière dans l'univers et enfin si ce dernier continuera d'être en expansion.

La masse manquante

La question de la masse manquante agace depuis longtemps les scientifiques: selon leurs cal-

400 tonnes de matière qui tombe sur la terre chaque jour. Il s'agit en général de très petites mééoroïtes, trop petites pour laisser un trait de lumière ou encore un cratère sur le sol, et qui tombent sans tambour ni trompette comme un simple grain de poussière.

Selon Karine Damersing, guide à l'Observatoire astronomique du Mont-Mégantic et étudiante en physique à l'Université de Montréal, les mééoroïdes qui se trouvent dans la trajectoire terrestre au alentours du 12 août sont en réalité des débris laissés par la comète de Halley lors de son passage en 1910.

On sait que cette comète a une trajectoire elliptique qui croise celle de la terre tous les 76 ans. Lors de son dernier passage, en 1986, la comète n'a pas laissé de traces notables.

Aujourd'hui, les débris de 1910 hantent toujours la trajectoire terrestre et causent les pluies de mééoroïdes annuelles.

Une dizaine de pluies de mééoroïdes, causées par d'autres comètes, reviennent régulièrement à chaque année, portant le nom de la région du ciel d'où on les voit surgir: quadrantes en janvier, orionides en octobre, taurides en novembre, géminides en décembre, etc.

Les comètes

Notre système solaire (le soleil

et les planètes qui gravitent autour) est entouré, à son extrémité, par un nuage de glace situé à environ une année-lumière. On l'appelle le nuage d'Oort, du nom du Hollandais qui a proposé ce concept, qui demeure encore théorique.

De temps en temps, mu par une quelconque perturbation, un morceau de cette glace se détache pour se précipiter vers le soleil: c'est une comète, un corps céleste à l'apparence flamboyante, qui est en réalité une espèce de gros banc de neige sale.

Certaines comètes, contrairement à la comète de Halley, ne forment pas d'ellipses. Elles peuvent par hasard passer près de notre planète mais ne reviennent jamais croiser l'orbite terrestre.

Lorsque le gros morceau de glace s'approche du soleil, il fond et laisse derrière lui des particules de roches ou de métal qui forment la queue de la comète.

Sous l'effet du vent solaire, cette dernière se dirige toujours du côté opposé au soleil, un peu comme une chevelure repoussée par le vent.

Le soleil dégage de l'énergie et des particules chargées d'électricité. Ces particules sont responsables des aurores boréales; en entrant dans l'atmosphère, elles s'alignent suivant la direction du champ magnétique terrestre, ce

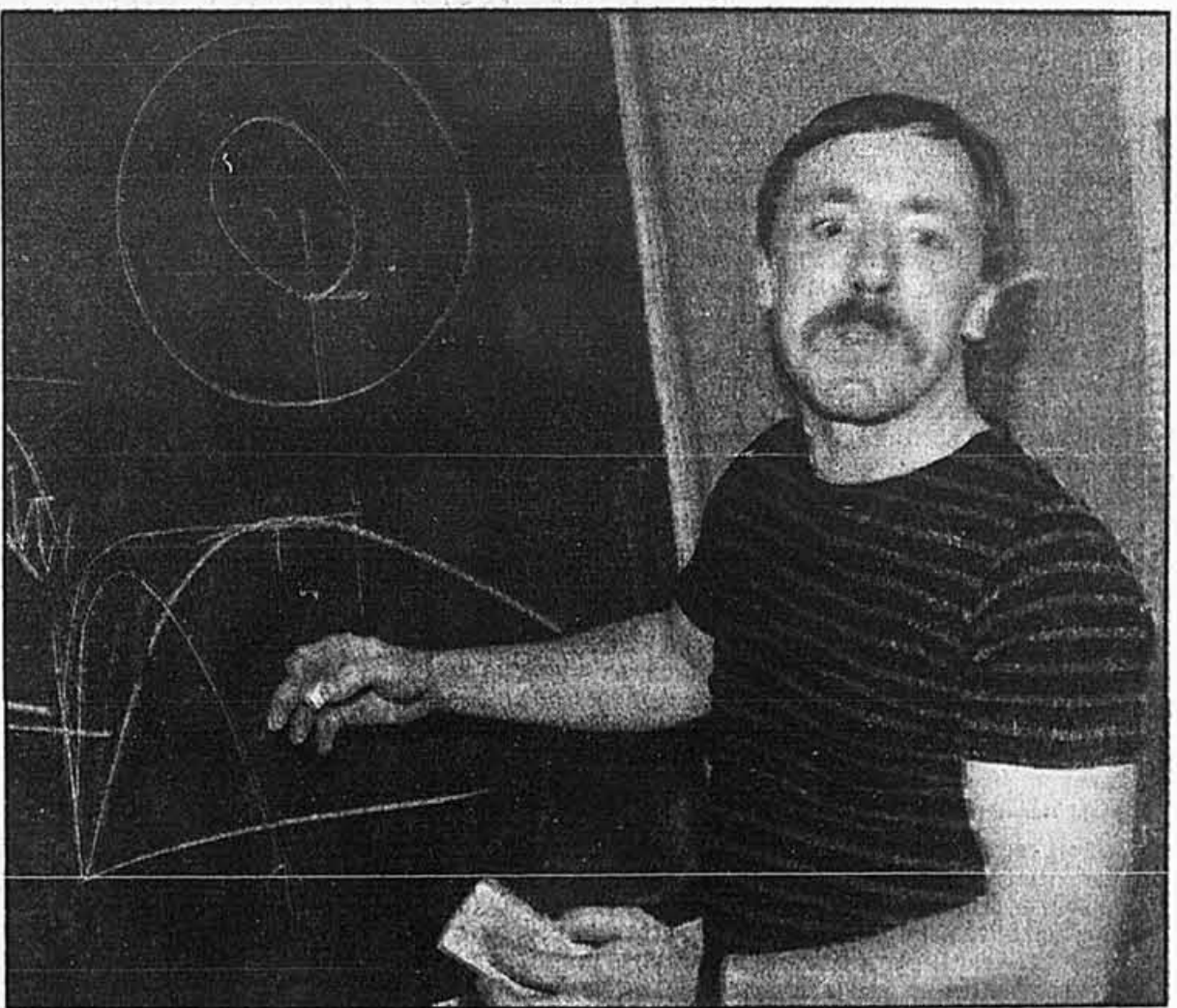
qui cause ces magnifiques rideaux de lumière.

Amateurs appréciés

Pour celui ou celle qui veut commencer à faire de l'astronomie amateur, l'observation des Perséides est le phénomène idéal pour débutants. Il suffit de s'allonger sur le sol par cette douce nuit d'août et... d'admirer.

Les premiers pas sont très simples. Sur le cherche étoile, on essaie de reconnaître les constellations du ciel. Puis, avec une simple paire de jumelles, on regarde les cratères de la lune, les taches du soleil, quelques planètes. Enfin, on s'achète un télescope et on cherche les galaxies. Il n'y a à peu près que la galaxie d'Andromède à être visible à l'œil nu.

Selon le Guide du ciel, édité en 84 par les éditions Marcel Broquet, l'astronomie est une des rares sciences à laquelle un amateur sérieux peut apporter d'importantes contributions. Chaque année, des amateurs rapportent plus de 100 000 observations d'étoiles, découvrent des comètes et des supernovae (étoiles très vieilles en train d'exploser). Ces observations s'ajoutent à celles déjà accumulées par les professionnels et ces derniers s'en servent pour vérifier leurs calculs et leurs théories. Il y a peu de sciences où les amateurs peuvent contribuer autant à la recherche.



Le Dr Claude Carignan: «On commence à mieux cerner la frontière des galaxies.» PHOTO JEAN GOUPIL, LA PRESSE

culs, il est impossible que ce qu'on voit de la galaxie représente toute la matière qu'elle contient. Ils peuvent mesurer la vitesse des étoiles autour du centre de la galaxie et, selon les lois de la physique, ils s'attendent à ce que cette vitesse diminue lorsqu'on approche de la frontière. Malgré cette loi, on n'observe par la diminution de vitesse attendue à la

frontière visible de la galaxie. Et on n'avait jusqu'ici aucune façon de percevoir la matière répartie au-delà de la partie visible.

«J'ai découvert une galaxie naine qui contient une quantité très ténue d'hydrogène à ses extrémités, ce qui est plutôt rare, explique le chercheur. Les traces d'hydrogène nous permettent de mesurer la quantité de matière

qu'il y a encore à cet endroit, et à quelle vitesse elle se déplace. Pour la première fois depuis qu'on étudie les galaxies, nous avons pu mesurer une courbe de vitesse qui allait en diminuant, ce qui permet d'évaluer où se trouve l'extrémité du disque.»

Le métier d'astronome fait

Paul Desmarais
président du conseil
d'administration

Roger D. Landry
président et éditeur

Claude Masson
éditeur adjoint

Marcel Desjardins, directeur de l'information
Alain Dubuc, editorialiste en chef

Éditorial

Il faut plonger!

Quel été merveilleux! Quel été catastrophique! Record de chaleur et d'humidité! Record de noyades! Cinq noyades en un mois.

- Le Québec a un taux record de noyades dans les plages et piscines publiques.
- Les noyades constituent la seconde cause de mortalité chez les enfants de six ans et moins.
- Il y a plus de noyades au Québec qu'en Californie, un État cinq fois plus peuplé où la baignade se pratique pendant toute l'année.
- La moitié (48 p. cent) des plages et des piscines des terrains de camping étaient mal ou pas du tout surveillées l'été dernier.
- Les normes et les règlements en vigueur ne semblent pas être observés de façon rigoureuse par une majorité de propriétaires d'exploitations aquatiques.

Ces faits et constatations, publiés hier sous la signature d'André Noël dans un dossier sur la sécurité des piscines, font frémir.

Pourtant, ce ne sont pas les législations ou réglementations qui manquent: règlements municipaux propres à chaque localité; règlements du ministère de l'Environnement sur la qualité de l'eau; règlements du ministère du Travail sur la sécurité des plages et des piscines publiques; règlements de la prévention et de la protection de la santé publique du ministère de la Santé et des Services sociaux; normes du Service national des sauveteurs.

Pourquoi cette triste situation? Négligence des nageurs, des parents, des sauveteurs, des employés d'entretien? des propriétaires privés? des responsables municipaux?

Des enquêtes du coroner sont prévues à la fin du mois d'août dans le cas des récentes noyades survenues à Verdun, Shawinigan et Saint-Louis. Ce sont là des enquêtes individuelles, du cas par cas. Il faut déterminer les causes, trouver les coupables.

Mais, afin d'en arriver à des conclusions plus globales et de trouver les moyens de remédier à ces terribles records québécois, il est nécessaire de tenir une enquête publique ou de confier à un groupe de travail le mandat de faire les recommandations réalistes et applicables sur les plages et dans les piscines publiques.

En ce sens, le Service national des sauveteurs, qui a entraîné plus de 1 650 sauveteurs sur un total de 9 000 au Québec, a raison de réclamer officiellement la tenue d'une enquête publique sur la sécurité dans les piscines et sur les plages.

Plutôt que d'entreprendre leurs travaux dans un esprit punitif, avec l'intention de blâmer, les membres de la commission ou du groupe de travail devraient s'acharner à trouver ce qui se fait de mieux au Québec, dans les localités comme sur les plages à propriété privée, afin d'étendre ces mesures à l'ensemble.

En milieu de travail comme dans les activités de loisir, le Québec a franchi des pas de géant ces dernières années en termes de prévention des accidents et d'amélioration des conditions de vie.

Avec détermination et imagination, il faut maintenant trouver les moyens d'éviter que les malheureux records de cet été se répètent à l'avenir et assombrissent notre qualité de vie collective.

Claude MASSON

Dukakis, ce «mou»

Michael S. Dukakis, candidat du Parti démocrate à la présidence des États-Unis, est-il un mou, un velléitaire prêt à sacrifier la sécurité de son pays et enclin par faiblesse à accepter un désarmement unilatéral?

C'est ce que soutient le vice-président Bush, celui-là même que la convention du Parti républicain va désigner comme son candidat aux élections présidentielles de novembre prochain. La dernière attaque de M. Bush contre son rival indique assez bien que la campagne électorale entre dans une phase décisive.

M. Bush n'a pas une minute à perdre, si on doit attacher de l'importance aux sondages. Les dernières compilations donnent Dukakis très en avance sur son rival. Le démocrate domine dans presque toutes les régions du pays. Les appréhensions du camp Reagan-Bush ne peuvent qu'en devenir plus vives.

M. Bush semble hésiter entre deux stratégies. Il peut plaider sa cause en se fondant sur les réalisations et succès d'une administration à laquelle son nom est attaché. Sur le plan économique notamment, l'administration Reagan est bien loin de n'avoir récolté que des échecs. Mais le dossier des huit dernières années comporte aussi des lacunes. Des lacunes comme l'impuissance de Washington à débarrasser le Panama du général Noriega. Le scandale de l'irangate n'est pas oublié; il est exploité par l'adversaire.

La meilleure défense étant l'attaque, M. Bush, dans une ville du Texas qui s'appelle Corpus Christi, a donc accusé de mollesse son adversaire démocrate. Le seul fondement qu'on puisse trouver à une accusation aussi grosse est le manque évident d'enthousiasme chez M. Dukakis pour la fameuse guerre des Étoiles, si chère au cœur du président Reagan. Quant au «désarmement unilatéral», même les travaillistes de Grande-Bretagne y renoncent. Ce n'est pas parce que Jesse Jackson est dans les coulisses du Parti démocrate qu'un président issu de ses rangs réduirait à néant le budget militaire des États-Unis.

Bush essaie une recette qui a réussi à Reagan contre Jimmy Carter. Éclaboussé par les outrages infligés à l'Amérique par les fanatiques de Téhéran en 1979 (viol de l'ambassade américaine et prise d'otages), Carter était devenu à son corps défendant le symbole de l'abaissement et de l'humiliation de son pays. Ronald Reagan promit un redressement. Il tint parole. Loin de désarmer, il réarma. Sans égard pour les coûts.

Il est remarquable que le combat politique reste friand d'arguments que la publicité commerciale tend de plus en plus à dédaigner et qui ressortissent à la peur. Pendant que Bush accuse son adversaire d'imbécillité (aux États-Unis surtout, seul l'imbécile veut le désarmement unilatéral) le président Reagan laisse planer des soupçons sur la santé mentale de M. Dukakis.

Les médecins du candidat républicain ont dû démentir que M. Dukakis ait eu recours à des soins psychiatriques. Si l'humour avait ses droits, il faudrait plutôt se méfier des hommes politiques qui n'ont jamais vu un «psy» de leur vie...

Les insinuations sur la santé mentale d'une personnalité peuvent ruiner une candidature, comme le prouva l'échec de M. Eagleton, il y a plusieurs années. Candidat à la vice-présidence, il dut renoncer à la course, à la suite des indiscretions calculées de ses adversaires.

Guy CORMIER



REPRISE, 21-8-87

DROITS RÉSERVÉS

TRIBUNE LIBRE



Irresponsables? Pas tous!

En réponse à M. Émile Boudreau («Cyclistes irresponsables», Tribune libre du 28 juillet).

Vous soutenez dans votre lettre que les cyclistes sont des irresponsables, des suicidaires, des matamores, et que l'attitude de juste à adopter envers eux en est une de défense. Pour appuyer vos dires, vous offrez quelques exemples d'attitudes disgracieuses et, je le reconnais, dangereuses de certains cyclistes, en les qualifiant de représentants de la «race».

M. Boudreau, je suis moi-même cycliste et je ne peux

qu'abonder dans votre sens lorsque vous affirmez que l'attitude de nombreux adeptes de ce mode de locomotion tient carrément de l'irresponsabilité. J'ai encore en mémoire l'image de cet insouciant papa circulant à contre-courant du flot automobile avec un bébé sans casque protecteur assis confortablement sur le siège d'enfant. Cette scène m'a valu des coulées de sueurs froides dans le dos et elle est à jamais gravée dans ma mémoire.

Il m'apparaît toutefois injustifié d'induire une ligne de conduite générale à partir de telles observations, reconnaissons-le, choisis, de la gent cycliste. Un échantillon juste et objectif mènerait probablement à conclure que le cycliste

Bravo à votre mère!

Le «Point de vue» de Gloriam Escamel, para dans La Presse du 29 juillet dernier, me paraît négatif et peut décourager les jeunes couples les plus optimistes. Favoriser l'avortement parce qu'il y a pénurie de garderies me semble exagéré. Le budget consacré chaque année aux cliniques d'avortement permettrait d'aménager des centaines de garderies.

Les députés sont venus près d'adopter l'option pro-vie (députés élus démocratiquement par les FEMMES et les hommes de notre pays et représentant la majorité du peuple). 45 pour cent ont voté pro-vie et seulement 10 pour cent des parlementaires se sont prononcés en faveur de la position pro-choix. Si le contraire était arrivé, les pro-choix auraient invoqué l'argument de la majorité en démocratie, au lieu d'accuser les députés masculins d'être anti-féministes.

Votre collaboratrice spéciale Gloriam Escamel craint «les attaques-surprise des pro-vie». Elle a droit à ses opinions. Elle

défend avec ardeur le droit des femmes à l'avortement. Respectueuse des droits de tous, elle doit certainement respecter le droit des pro-vie de s'exprimer en toute liberté, sans leur faire un procès d'intention, en les accusant de vouloir «exercer un pouvoir sur les femmes», en défendant les droits du foetus.

Les pro-vie défendent les femmes en luttant contre l'avortement, car la moitié des enfants avortés sont de sexe féminin. Vous déplorez la destruction de vies humaines par les guerres et vous avez raison. Et pour être logiques, en suivant votre raisonnement, nous devons déplorez également la destruction de vies humaines pour l'avortement.

Je félicite votre mère de vous avoir donné la vie, sans recourir à l'avortement. Bravo à votre mère d'avoir été PRO-VIE dans votre cas!

En terminant, je pose une question à La Presse: «Votre journal a-t-il une collaboration spéciale «Pro-Vie», pour donner l'autre son de cloche à la suite du vote des députés à la Chambre des communes?»

Florian AUBIN
Ste-Émélie-de-l'Énergie

moyen, loin d'être un imbécile, est de plus en plus respectueux des règlements de la circulation.

Bien sûr, la mémoire offre une plus grande fidélité aux situations qui nous valent des sueurs froides et on oublie aisément les autres. Il semblerait toutefois dommage que dans votre esprit quelques pommes blettes aient su contaminer tout le boisseau de cycliste. Évitez à l'avenir de les mettre tous dans le même panier.

Jean-Philippe PARENT
Montréal

Méthodes barbares

Monsieur Auguste Mockle
Président-directeur général
Régie de l'assurance-maladie
du Québec

Le Centre de santé des femmes de Montréal s'insurge contre les méthodes abusives et barbares de votre organisme à l'égard des femmes du Québec.

Il est tout à fait inadmissible que des enquêteurs se présentent au domicile de femmes ayant eu une interruption volontaire de grossesse en cabinet privé. Ces pratiques vont à l'encontre de la Charte québécoise des droits de la personne stipulant que toute personne a droit à la sauvegarde de sa dignité (art. 4), au respect de sa vie privée (art. 5) et au secret professionnel (art. 9).

Ces enquêtes, en plus de dévoiler à des tierces parties (conjoint, parents) la vie privée de ces femmes, violent leur droit à la confidentialité du dossier médical et les contraignent à rendre publique une décision qui ne concerne qu'elles-mêmes!

Sous des couvertures honorables (éviter la surfacturation aux femmes) votre organisme entreprend une véritable chasse aux sorcières qui ostracise encore les femmes, tout en ne réglant absolument rien sur le plan de l'accessibilité et de la gratuité des services d'avortement.

Une enquête menée par le Regroupement des centres de santé des femmes indique, statistiques à l'appui, que seulement deux régions sur 11 au Québec offrent une gamme complète de services d'avortement. S'il ne fallait compter que sur les ressources médicales étatiques, l'Outaouais n'aurait aucune ressource, cinq régions auraient une seule ressource d'importance et quatre autres régions ne posséderaient que deux ressources véritablement effectives.

Au Centre de santé des femmes nous sommes obligées de demander, aux femmes qui le peuvent, une contribution volontaire de \$100 afin d'autofinancer notre service d'avortement. En effet, ce n'est pas avec le maigre \$35000 que nous recevons annuellement du ministère de la Santé et des Services sociaux (pour l'en-semble de nos services) que nous pourrions offrir un service d'avortement de qualité.

Quand on sait qu'un avortement pratiqué en Centre hospitalier coûte au delà de \$430 à l'État; quand on sait qu'avant le mois de juillet 1988 la Régie ne remboursait que \$85 pour la même intervention pratiquée en clinique privée; quand on sait qu'au Centre de santé des femmes de Montréal un seul avortement engendre des dépenses de \$250 (nous en pratiquons 900 par année avec une liste d'attente dépassant deux semaines); quand on sait que les services d'avortement étatiques sont en nombre nettement insuffisant au Québec; quand on sait tout cela, monsieur Mockle, on se préoccupe davantage d'élargir l'accessibilité aux services et de financer adéquatement les organismes sans but lucratif qui offrent un service de qualité, plutôt que d'aller intimider les femmes et de violer leur vie privée dans leur foyer.

Pour toutes ces raisons, le Centre de santé des femmes vous enjoint de cesser immédiatement ces pratiques basées sur la peur et de rémunérer adéquatement les services d'avortement au Québec.

Diane MAHONEY
Coordonnatrice-santé
Centre de santé des femmes

Si on croit aux miracles

La Presse nous apprend que le bilinguisme s'installe dans les hôpitaux (78 établissements du réseau public des services de santé et services sociaux). Cela fait les manchettes, cela fait les nouvelles.

Donc, du jour au lendemain, le miracle se fit! Quand j'irai au Queen Elizabeth, au Royal Victoria, au Montreal General, au St. Mary's, etc., je constaterai que le miracle de la Pentecôte s'est produit et que les francophones seront servis en français!

Mais je suis comme saint Thomas: il me faut voir pour croire.

Jacqueline DUGAS
Montréal

Réal Pelletier

Réal Pelletier, qui signe la chronique dominicale «La Presse d'ailleurs», est en vacances. Il sera de retour le mois prochain.



SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 31 JUILLET 1988

La personnalité de la semaine

Il a de l'ambition, mais ce n'est pas un exalté, il sait qu'il y a des étapes à franchir et qu'il faut prendre son temps

YVES BOISVERT

« Si j'avais gagné aujourd'hui, j'aurais eu un super bon tournoi, j'aurais eu la troisième place. Mais c'est pas grave. Je voulais arriver dans les dix premiers, j'ai fini dixième. Je suis content. »

Ainsi parle Alexandre Lesiège, 12 ans, bientôt 13, joueur d'échecs estimé et philosophe à temps partiel, digne représentant de l'école optimiste.

Vous ne connaissez pas ? Permettez qu'on vous le présente.

Nait à Longueuil le 18 août 1975. Enfant unique. Apprend à jouer aux échecs avec sa mère à l'âge de cinq ans. Aucune apparence d'un talent particulier pour cette discipline. Au contraire, se fait « planter » régulièrement par sa mère, qui sait pourtant à peine bouger les pièces. Troque sans tarder son jeu d'échecs pour un kimono. De vient ceinture verte de judo à l'âge de huit ans. Un an plus tard, défait sa ceinture et recommence à jouer aux échecs. Il suivra des cours à l'école. Remporte un tournoi régional au club optimiste de Longueuil. Calibre : pas terrible. Participe au championnat mondial cadet d'échecs une première fois à 11 ans, à Innsbruck, et termine 25^e sur les 50 meilleurs joueurs de 16 ans et moins qui sont réunis là-bas. Pas mal du tout, selon les experts. A l'âge de douze ans, bat son maître, Jean Hébert, classé troisième au Canada. Puis fait match nul contre Igor Ivanov, transfuge soviétique devenu champion canadien, qui compte parmi ses exploits une victoire contre Anatoli Karpov, ancien champion du monde. De plus en plus intéressant. Toujours à douze ans, plus précisément hier, termine dixième au championnat mondial cadet, à Timisoara, en Roumanie.

Selon les experts mentionnés plus haut, c'est un exploit, compte tenu de son âge et de ce que ceux qui sont arrivés devant lui avaient 15, voire 16 ans. On le voit déjà parmi les meilleurs au monde d'ici quelques années. On le compare à Garri Kasparov, champion du monde, qui, au même âge, avait des résultats comparables. Loisirs : badminton, jeux électroniques, romans policiers, télévision, jeux de société, cinéma, mini-putt, improvisation. Films préférés : ceux de Spielberg, d'Eddy Murphy, et même Rambo. Réussit bien à l'école. Entreprend en septembre le troisième secondaire à la polyvalente Gérard-Filion. N'aime pas tellement le hasard. Aime mieux les animaux, en particulier les chiens, mais aussi les minous. Aime le macaroni à la viande de sa mère, du moins c'est ce que raconte la principale intéressée. N'aime pas les légumes verts, leur préférant nettement la patate. Ambitions : devenir champion du monde d'échecs et de badminton. Influences : Rock et Belles Oreilles, dont il possède les oeuvres complètes, qu'il connaît d'ailleurs par coeur, et qu'il récite avec enthousiasme, au grand plaisir de sa mère. Grand amateur de calembours. Un peu bavard, selon des mauvaises langues, que l'on peut soupçonner d'avoir gardé au travers de la gorge une défaite contre un certain « ti-cul » de onze ou douze ans, qui n'avait l'air de rien, sinon d'un ti-cul de onze ou douze ans qui aime les patates et les minous. D'un ti-cul, quoi.

La vie selon Alexandre, c'est pas si compliqué qu'on veut bien le dire. Pas tellement plus, en tout cas, qu'une partie d'échecs de Bobby Fischer, une de ses idoles. « Ah! oui, c'est vraiment un optimiste », déclare son père, Michel Lesiège, qui s'intéresse aux échecs depuis que son fils est champion, mais qui avoue ne pas comprendre tous les coups. « Il a de l'ambition, mais ce n'est pas un exalté. Il sait qu'il y a des



ALEXANDRE LESIÈGE

«Puis Alexandre a battu des joueurs moyens, puis des experts...et finalement, tout le monde y est passé.»

étapes à franchir et qu'il faut prendre son temps. »

Pour quelqu'un qui prend son temps, il arrive vite

Vous avez dit bien « prendre son temps » ? Pour un type qui prend son temps, admettez qu'il ne traîne pas trop de la patte : Huitième au Québec, toutes catégories confondues, coté de façon conservatrice à plus de 2 200 (Spraggett et Ivanov, les deux plus forts, oscillent aux alentours de 2 500), classé « maître »... Qu'est-ce que ce serait s'il ne prenait pas son temps ?

Dès l'âge de 9 ans, Alexandre a commencé à fréquenter assidument le Spécialiste des échecs, rue Sainte-Catherine, ce fameux club montréalais fondé par Serge Lacroix, un des pionniers des échecs au Québec. C'est là que se rencontrent de temps en temps les Spraggett, Ivanov, Hébert, Léveillé, Barbeau, et autres Levitchouk, en plus de la flopée d'amateurs qui viennent jouer des « blitz » en sirotant un Coke. Ils traînent là jusqu'à minuit, analysent patiemment leurs matches, et, à l'occasion, laissent dévier la conversation vers des considérations métaphysiques sur le hasard et la nécessité, sur la science et l'astrologie, sur Kasparov et Bruce Springsteen...

C'est dans ce haut-lieu échi-quéen qu'Alexandre a été remarqué. « La première fois, raconte Yollande Beauvais, la propriétaire, il a joué contre Serge Beauvoisin, un des employés. Serge lui a laissé une ou deux chances pour ne pas le décourager. Il est revenu. Maintenant, il ne pourrait pas le battre... » C'est là que Jean Hébert l'a remarqué. Alexandre voulait suivre des cours, mais Hébert n'y croyait pas vraiment. « Il le trouvait trop jeune », dit sa mère, France Paradis. Mais Hébert a vite changé d'idée.

Puis Alexandre a battu des joueurs moyens, puis des experts (2 000 et plus), et finalement « tout le monde y est passé! », raconte Yollande Beauvais. Maintenant, Alexandre est une des petites vedettes locales et désormais, il n'y a plus de honte à avouer une défaite contre lui.

Un garçon équilibré qui ne s'enfle pas la tête

Au Spécialiste, on ne tarit pas d'éloges : « Ce qui est bien, c'est qu'il accepte facilement d'analyser les parties de joueurs plus faibles que lui », raconte un joueur. « Moi je le trouve très sympathique. Il s'amuse vraiment, ne se prend pas trop au sérieux. Il est spontané, aime rigoler. » Ça en agace d'ailleurs quelques-uns, parce qu'il n'hésite pas à commenter avec une franchise toute juvénile les coups ratés de l'adversaire...

Un autre amateur confie sa crainte : « Ce qui m'embête, c'est que tout le monde crie au génie et qu'on le met sur un piédestal parce qu'il n'a que douze ans. Je préférerais qu'on l'aime parce que c'est Alexandre Lesiège, et parce qu'il est bon. Je ne voudrais pas qu'on en fasse un petit animal de cirque... »

Pas de danger de ce côté, dit Hébert, son entraîneur : « Bien sûr, il aura plus de pression sur les épaules, il va falloir qu'il produise plus dans les années à venir. Mais je ne suis pas inquiet pour lui, c'est un garçon très équilibré. »

« Je n'aime pas qu'on parle de génie. Alexandre est doué, c'est vrai. Mais il a aussi travaillé fort » commente son père.

Est-ce que les échecs l'ont changé ? « Oui, affirme sa mère. Ça l'a aidé à se concentrer, à prendre des décisions et à aller jusqu'au bout de ses idées. »

Mais il aime encore le macaroni.



Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie, l'excellence naît de l'effort.



Les gens d'hier

Des livres sur l'Acadie, son histoire, son parler

CYRILLE FELTEAU
collaboration spéciale

Je crois opportun de souligner ici, dès l'abord, que j'ai découvert l'Acadie et les Acadiens sur le terrain, pour ainsi dire, en effectuant au pays d'Évangéline une sorte de « tournée de reconnaissance » qui eut lieu dans des circonstances très spéciales. C'était, il y a déjà une cinquantaine d'années, c'est-à-dire bien avant les romans d'Antonine Maillet, les chansons d'Edith Butler et les monologues de la Sagouine. A ce moment-là, pour la plupart des Québécois, l'Acadie était une « terra incognita ». Après toutes ces années je garde de ces rencontres, véritables retrouvailles entre cousins inconnus, un souvenir ému, ineffaçable. Depuis cette expérience unique, toute colorée d'impressions profondes, l'Acadie m'est apparue sous un nouveau visage, chaleureux, attachant, proprement inoubliable.

Au début de l'été de 1939 (donc, quelques mois seulement avant le déclenchement de la guerre), en tant qu'étudiant à l'École des Sciences sociales de l'Université Laval, je participais à un voyage en groupe qui nous mena, par monts et par vaux, dans les principaux centres français des provinces maritimes. Pendant trois semaines, notre

« caravane », forte de 90 personnes, fut reçue à bras ouverts par la population de dizaines de villages de pêcheurs disséminés le long des côtes de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard. Pour tout résumer, ce fut un émouvant périple, dans un très beau pays, au milieu d'une parenté jusque-là inconnue. Porté naturellement vers la bonne chère, je me souviens en particulier des plantureuses — et délicieuses — agapes qui nous furent offertes presque quotidiennement, tout le long de notre chemin, agapes où dominaient le homard et les fruits de mer tout frais pêchés et apprêtés à la mode acadienne. Dans de telles circonstances, on ne pouvait que fraterniser...

Un jour, à Chéticamp, au Cap-Breton, j'entrai, avec quelques compagnons de voyage dans un magasin général de ce curieux village acadien tout en longueur, qui s'étire sur plus de quatre milles. Une conversation animée ne tarda pas à s'engager avec les gens du cru, visiblement intéressés, intrigués même, par nos allures de jeunes « étrangers » venus du lointain Québec. Mais après quelques minutes, nous dûmes couper court à d'intéressants échanges, car nous étions attendus quelque part par les gens du voyage. Nos interlocuteurs d'occasion semblèrent regretter vivement de nous voir partir si vite. Spontanément, l'un d'eux nous dit ces quelques mots, modulés avec le plus pur accent acadien : « Restez donc encore un peu, on va bagouler... »

Bagouler. Cette expression, que j'entendais pour la première fois, m'est restée dans la tête depuis ce temps-là. Je l'ai retrouvée dans le Glossaire du vieux parler acadien d'Ephrem Boudreau, un authentique fils de l'Acadie originaire de Rivière-Bourgeoise, au Cap-Breton. En québécois, bagouler équivaut à bavarder, bavasser, et peut-être autre placoter. En acadien, un bagouleur est un homme qui parle beaucoup. À l'origine, on retrouve bagou (ou bagoût), vocables du vieux français pour exprimer une loquacité exagérée. L'ouvrage de M. Boudreau, rempli de mots et d'expressions recueillis dans son village natal, fourmille d'aperçus sur l'authenticité et le pittoresque d'une langue dont les usagers ont échappé à toute influence extérieure pendant des générations.

Dans la préface de son livre, l'auteur prend soin de rappeler que « le parler acadien n'est pas un patois. Il est ce qui a été le plus beau parler de France au XVII^e siècle, celui de la Touraine, du Berry, de l'Aunis, de l'Angoumois, celui de la cour du roi Henri IV... Soustrait à l'influence de l'Académie française, ce parler est empreint d'une douceur et d'une logique que le parler moderne a fait disparaître ». Dommage. Comme dit M. Boudreau, « c'est la rançon du progrès ».

On connaît, en gros, l'histoire tragique de l'Acadie et des Acadiens : la conquête de leur territoire par l'Angleterre en 1710 — soit un demi-siècle avant celle

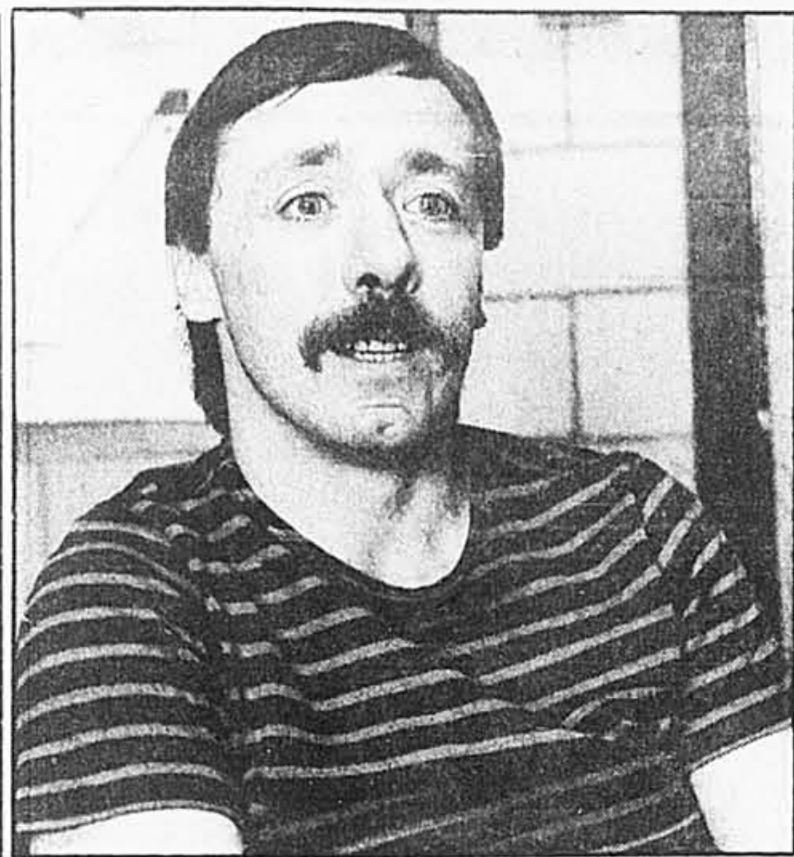
du Québec — et le Grand Dérangement en 1755 qui exila ce petit peuple à des milliers de lieues de sa terre natale. Dans *L'Acadie des origines*, (1603-1771), Léopold Lanctôt, o.m.i., ne prétend pas écrire une histoire politique de l'Acadie : c'est plutôt, à ses yeux, « une tentative de raconter la vie de ses ancêtres en les replaçant dans le cadre historique où ils ont vécu ». Il s'attarde surtout à décrire leur mode de vie, leurs joies et leurs souffrances communes. Cette oeuvre d'amour filial amorcée par une motivation généalogique apparaît donc comme une sorte d'*histoire intime* de l'Acadie et des Acadiens. À ce titre, elle est susceptible d'intéresser non seulement les Acadiens, mais également les Québécois.

Le troisième livre sur l'Acadie est un classique du genre, paru il y a 140 ans en anglais : c'est le fameux poème épique « Évangéline, un conte d'Acadie », de Henry Wadsworth Longfellow, présenté dans une traduction libre de Pamphile Lemay, illustré de tableaux de Claude Picard, auxquels s'ajoutent des préfaces d'Édouard Richard et de Paul Morin pour des éditions antérieures.

L'Acadie des origines (1603-1771) — Par Léopold Lanctôt, o.m.i. Éditions du Fleuve. Collection Acadie. 236 pages.
Glossaire du vieux parler acadien — Par Ephrem Boudreau. Mots et expressions recueillis à Rivière-Bourgeoise. Éditions du Fleuve. Collection Acadie. 247 pages.
Évangéline - Conte d'Acadie — Par Henry Wadsworth Longfellow. Traduction libre de Pamphile Lemay. Éditions de l'Alternative. 125 pages.



Viola Léger, interprète de La Sagouine de l'écrivaine acadienne Antonine Maillet



Le Dr Claude Carignan

LES GALAXIES

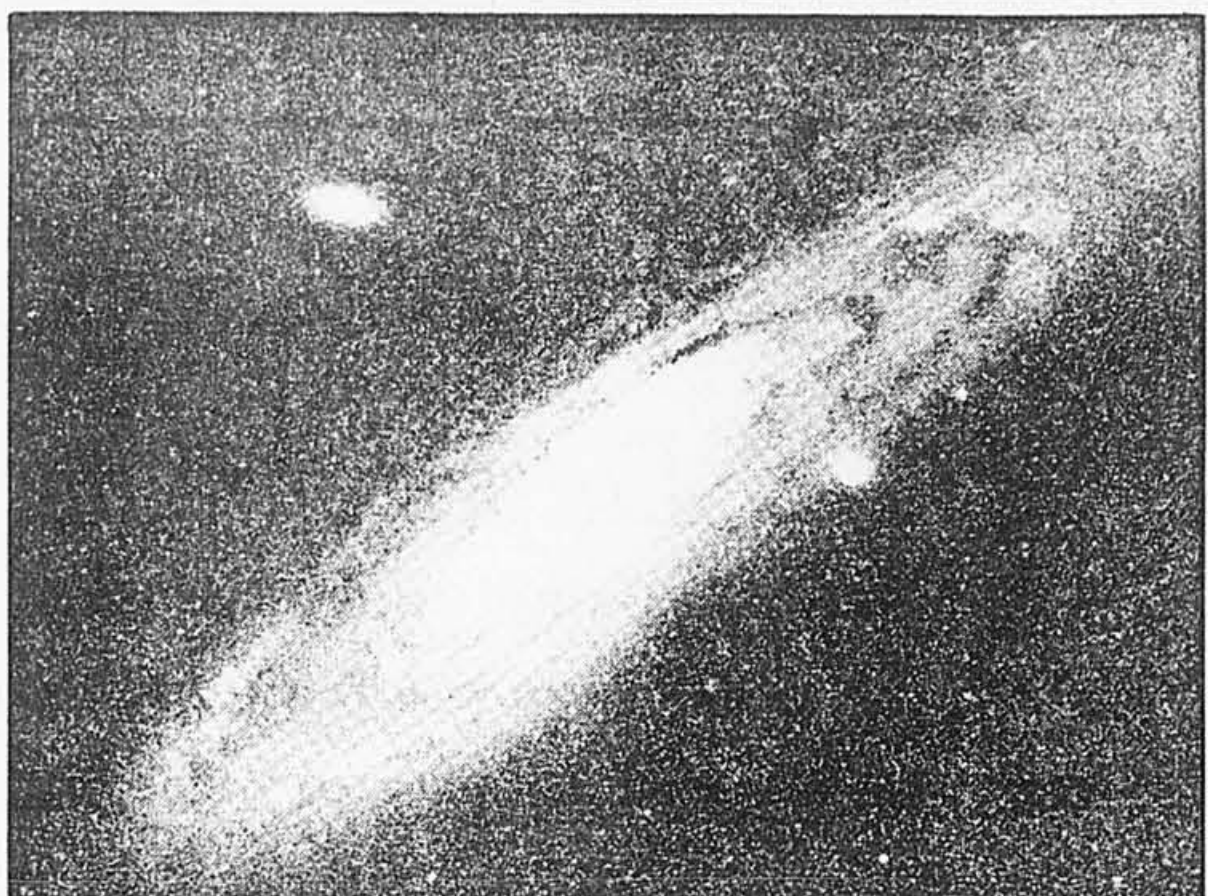
SUITE DE LA PAGE B 1

voyager beaucoup. Les télescopes de grande puissance sont rares de par le monde et de plus, on ne peut pas observer les mêmes objets célestes dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal.

L'unique télescope que nous possédons au Québec, celui de l'Observatoire Mont-Mégantic, est très limité pour l'observation des étoiles. Il n'a qu'environ 1,6 mètre de diamètre, alors que les télescopes plus avancés ont trois à quatre mètres de diamètre.

M. Carignan se rend régulièrement à Hawaï, où se trouve le télescope franco-canadien de 3,6 mètres de diamètre, à l'Observatoire interaméricain de Cerro Tololo au Chili, en Australie, et enfin au Nouveau-Mexique, où se trouve un des radio-télescopes les plus élaborés au monde.

Ce dernier appareil ne ressemble plus en rien au télescope optique. Il est constitué d'une série d'antennes paraboliques agencées de façon à agir comme une antenne encore plus grande qui capte



les ondes radio de très basse fréquence.

Les VLA

«Les galaxies lointaines ne nous envoient pas uniquement de la lumière mais aussi des ondes qui n'appartiennent pas au spectre visible, explique le Dr Carignan. Pour percevoir ces longueurs d'ondes, il faut un VLA (very large area), comme il y en a un au Nouveau-Mexique ou encore à Westerbork, en Hollande.

Le VLA du Nouveau-Mexique est formé de 27 antennes paraboliques disposées en Y, avec neuf antennes pour chaque branche du Y. Les antennes sont installées sur des rails et on peut les déplacer à volonté, le long des 21 kilomètres de chaque bras.

Après huit heures d'exposition, la terre a effectué le tiers de sa rotation quotidienne, mais les trois bras peuvent cumuler les données d'une rotation complète. En compilant ces données et en les analysant par ordinateur, après huit heures d'écoute, on arrive à une acuité aussi grande que si on avait une antenne dont le diamètre équivalait à la distance entre deux antennes aux extrémités.

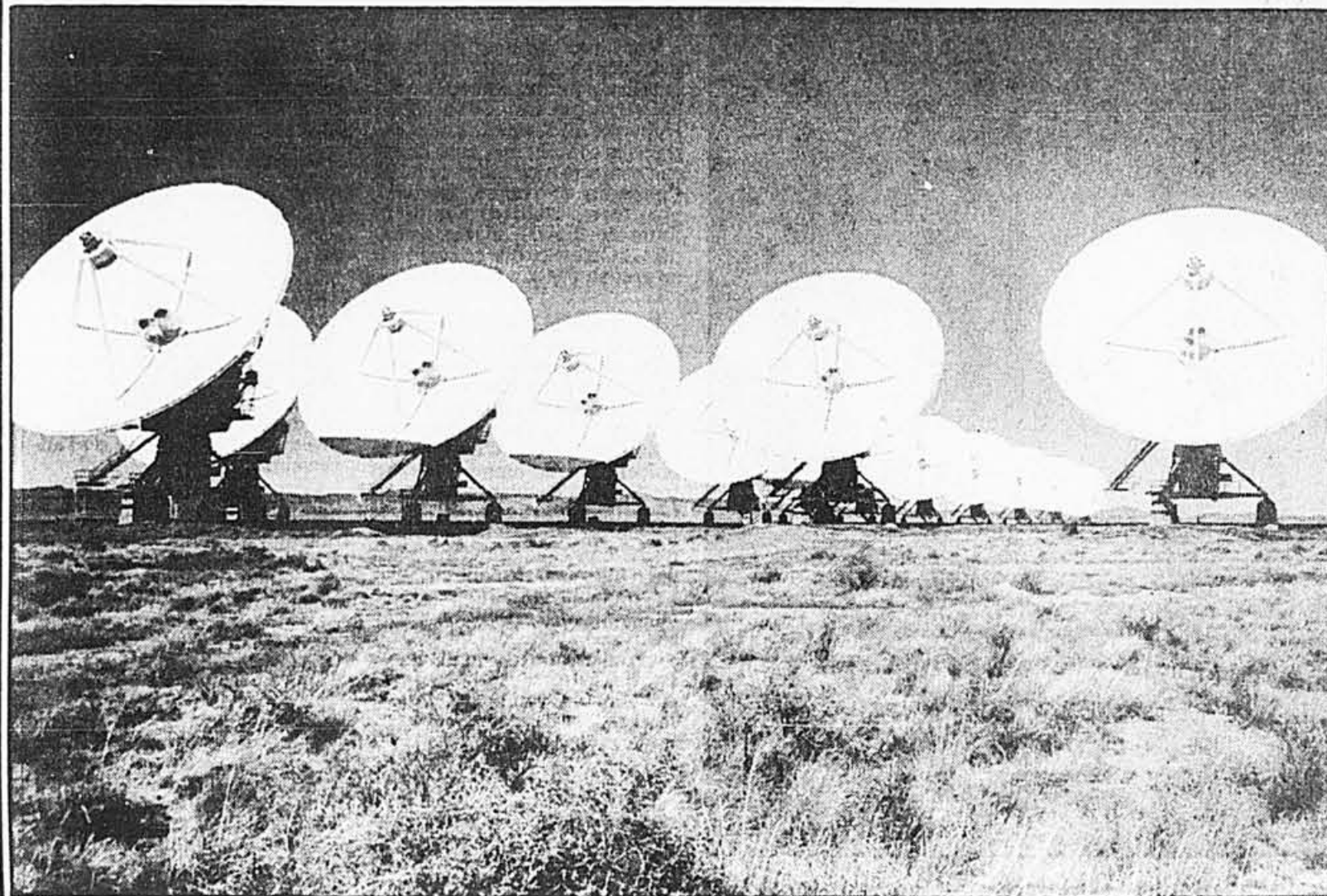
Comme on le voit, les astronomes modernes ne ressemblent plus guère à Copernic ou à Galilée, l'œil fixé à la lunette d'observation. «De nos jours, il faut toujours corroborer nos observations par des modèles mathématiques, soutient Claude Carignan. On garde un œil sur le télescope, une oreille sur le radio-télescope et une main sur l'ordinateur!»

Univers fermé ou ouvert?

Le Dr Claude Carignan affirme avoir «sa petite idée» sur la méthode avec laquelle il trouvera d'autres galaxies dont on peut observer la frontière. «Une fois qu'on aura déterminé combien il y a de matière dans les galaxies et comment elle est distribuée, on se posera la question de savoir de quoi est composée cette matière», avance-t-il.

Mais, chose plus intéressante si possible, on pourra aussi calculer la densité de l'univers. On sait que l'univers est en expansion, selon la théorie du Big-Bang. Cette théorie fait maintenant l'unanimité chez les physiciens: il y a dix à quinze milliards d'années, toute la matière de notre univers était contenue dans un point; ce dernier a éclaté et, depuis ce temps, les morceaux s'éloignent dans toutes les directions, ce qui fait que les galaxies s'éloignent continuellement les unes des autres. «comme les raisins dans un pudding qui gonfle en cuisant», l'a si bien image Hubert Reeves.

«En-deça d'une certaine densité, les lois de la physique nous disent que l'univers va continuellement aller en s'étendant, affirme le Dr Carignan. On parle alors d'un univers ouvert. Par contre, au-delà d'une certaine densité, on peut affirmer qu'il va un jour cesser de se dilater pour se mettre à se contracter! Ce serait tout de même intéressant de savoir si notre univers est ouvert ou fermé! Dans quelques années, nous aurons la réponse.»



Le radio-télescope du Nouveau-Mexique: un agencement étudié de 27 antennes paraboliques, comme autant d'oreilles tournées vers le cosmos.

PHOTO Université de Montréal

Médecine

Quoi dire à un ami atteint d'une maladie en phase terminale?

W. GIFFORD-JONES

collaboration spéciale



Combien de fois vous êtes-vous retrouvé dans cette insupportable situation? Un proche parent est atteint d'une maladie en phase terminale. Ou un bon ami se meurt d'un cancer. Vous entrez dans la chambre de l'hôpital et ne savez pas quoi dire.

La plupart des gens s'embourbent affreusement lorsqu'ils se retrouvent dans une telle situation. Mais il est possible d'éviter de tomber dans quelques-uns des pièges qui causent de l'angoisse autant au malade qu'à son parent ou ami bien portant.

Le Dr Robert Buckman, un oncologue de l'université de Toronto, a écrit sur la question un livre intitulé «Je ne sais pas quoi dire» (I don't know what to say). Il y souligne que la première chose à faire est d'établir une ambiance et une organisation spatiale adéquates pour pouvoir communiquer avec le malade.

Ne regardez pas votre montre aussitôt que vous entrez dans la pièce où se trouve le malade. Plutôt, enlevez votre manteau et tirez vous une chaise. Montrez que vous êtes là pour y passer un bon moment.

La distance physique entre vous et le malade est également importante. Ne vous asseyez pas à l'autre bout de la pièce: cela ne favorise pas un contact intime. Mais il n'est pas conseillé non plus de s'asseoir trop près: le malade peut se sentir envahi et piégé. La distance la plus confortable est d'environ un mètre.

Gardez vos yeux au même niveau que la personne à qui vous

parlez. Et regardez le malade droit dans les yeux lorsqu'il ou elle vous parle.

Écoutez et, surtout, montrez que vous écoutez. Cela n'est pas possible si vous êtes absorbé par la préparation de votre prochaine réplique. Car alors vous présumez de ce qui va être dit au lieu d'écouter. Et n'interrompez pas votre interlocuteur. Encouragez le plutôt en disant: «Dis-moi en plus».

Mais il y a aussi des moments où il ne faut pas forcer la conversation. Les personnes malades, troublées, lorsqu'elles se taisent, peuvent être en train de penser à quelque chose de particulièrement douloureux. Alors attendez patiemment même si les silences peuvent alors paraître durer une éternité. La prochaine phrase pourrait concerner la chose dont le malade veut véritablement parler.

Il y a des moments où le silence est préférable aux mots. Ainsi que le dit le Dr Buckman, «ne pas savoir quoi dire, c'est peut-être, parfois, qu'il n'y a rien à dire». C'est le moment où, en prenant la main du malade, ou en le serrant dans nos bras, on peut dire beaucoup plus qu'avec des mots.

Quoi dire lorsque le malade dit: «J'ai terriblement peur et tu ne m'aides pas». Le professeur Buckman affirme que la réaction la plus fréquente à ce genre de remarques est de dire «Je fais de mon mieux» ou «Arrêtez de me critiquer». Mais de telles réponses ne font qu'attiser la colère. Rappelez-vous que celle-ci ne vous vise pas personnellement.

La meilleure approche est de dire: «À quel point te sens-tu mal?». Ou: «Tu n'as vraiment pas l'air bien.» Cela favorise la discussion et incite le malade à dire vraiment les choses qui le préoccupent.

Le gendarme de Montmorency, au moment de se voir infliger une blessure mortelle, en 1567, a dit: «Je n'ai pas vécu

pendant 80 ans sans apprendre comment mourir pendant un quart d'heure». La plupart des gens ne sont pas aussi endurcis, et peuvent vous poser des questions très directes, auxquelles vous devrez répondre correctement.

Par exemple, un proche peut vous demander: «Je vais aller mieux, n'est-ce pas?». La réaction habituelle est de dire: «Mais oui, bien sûr». Mais n'oubliez pas que vous risquez alors de perdre votre crédibilité lorsque l'état du malade s'aggrave, et ce dont le mourant a le plus besoin, c'est de la confiance de quelqu'un.

Il vaut mieux répondre: «Qu'est-ce que le médecin t'a dit?» Ou alors, simplement, «J'espère». Cela laisse planer un peu d'ambiguïté sur l'avenir, tout en indiquant que vous sera là quand cela deviendra difficile.

Essayez surtout d'éviter un scénario très fréquent. Nous avons tous tendance à entourer le patient soudainement confronté à sa maladie. Mais lorsque l'état du malade se détériore, beaucoup d'entre nous disparaissent dans la brume. Nous ne devrions jamais abandonner un proche dans les derniers jours de sa maladie.

Il n'existe aucune formule magique qui convienne à toutes les situations. La communication, toutefois, que ce soit par la parole, par le silence ou par le contact physique, demeure la meilleure façon de reconforter quelqu'un de malade, effrayé et seul.

Mais gardez à l'esprit que la plupart d'entre nous ne sommes pas des acteurs professionnels. Alors n'essayez pas de tromper les mourants. Ils sont mieux servis par la gentillesse et l'honnêteté. La meilleure thérapie pour eux est de savoir qu'ils peuvent compter sur un ami sincère qui a appris à écouter, à parler au bon moment, et lorsqu'il n'y a plus rien à dire, à simplement tenir la main.

Le Canada en état de « choc acide »

MARTINE JACOT
Agence France Presse

150 000 autres sont en voie de l'être, selon le ministère canadien de l'Environnement.

Le grave problème de la pollution

À l'heure où les Montréalais contemplant leurs tulipes en fleur, les Québécois du Nord regardent fondre les neiges de l'hiver. Avec angoisse.

Les jolis cristaux qui scintillent de leurs derniers éclats sous le soleil printanier ont un arrière-goût de poison. Tous les éléments polluants figés dans les flocons qui se sont accumulés pendant le long hiver canadien atteignent en l'espace de quelques jours le sol, les racines des arbres, les ruisseaux, les lacs et les rivières.

La nature reçoit ainsi d'un seul coup le quart des dépôts acides (acides sulfurique et nitrique notamment) qu'elle absorbe en un an. Un véritable «choc acide», selon l'expression des scientifiques, qui fait de plus en plus de victimes. Quand la terre a épuisé toutes ses armes pour l'absorber, les arbres meurent à petit feu.

Cette «surdose» printanière constitue aussi la menace la plus grave pour les écosystèmes aquatiques. Multiplié parfois par cent par rapport à son niveau normal, le taux d'acidité des eaux (comparable à celui du jus de tomate) tue les alevins des frayères. Toute la survie d'un lac se joue souvent en quelques jours.

Depuis cinq ans, les chercheurs du ministère canadien de l'Environnement, de l'Institut national de recherche scientifique, des universités Laval de Québec et Mac Gill de Montréal, envahissent littéralement les abords du petit lac Laflamme situé à une centaine de km au nord de la ville de Québec. Armés de leurs instruments de mesure, ils étudient de plus en plus précisément la fonte des neiges et les dégâts qu'elle cause autour et dans le petit lac encore gelé.

Des enjeux économiques considérables

Le phénomène n'est pas nouveau mais, plus il se perpétue, plus les dangers s'aggravent et s'étendent d'une région à l'autre. En quelques années, les pluies acides sont devenues pour les Canadiens un sujet de préoccupation aussi important que le chômage. Il faut dire que les enjeux économiques sont considérables. La pollution menace en effet deux des principales ressources naturelles du Canada: les forêts et les eaux.

L'exploitation forestière et la transformation du bois constituent la plus importante industrie du Canada (chiffre d'affaires d'environ 15 milliards de dollars can par année). Or, la pollution s'est déjà attaquée à la plus vulnérable des espèces d'arbres: l'ébène, dont la feuille sert d'emblème au Canada et orne son drapeau.

La sève de cet arbre, qui pousse surtout dans l'Est du pays, est en partie récupérée au printemps pour produire le célèbre sirup d'érable, une industrie qui rapporte environ 40 millions de dollars par année. Depuis 1978, près de deux millions d'érables ont dû être abattus et les experts estiment qu'actuellement, 45 pour cent des érablières sont défoliées à un niveau variant entre 11 et 25 pour cent. Un érable qui a perdu le quart de ses feuilles est irrémédiablement condamné.

La situation n'est guère plus brillante pour les lacs canadiens: 14 000 d'entre eux ont déjà été détruits et

Les pluies acides menacent aussi l'agriculture. Les terres les plus sensibles à la pollution se retrouvent aussi dans l'Est du pays (Québec, Terre-Neuve, Nouvelle-Écosse) et les trois-quarts d'entre elles reçoivent des dépôts acides en quantité «inacceptable», aux yeux des experts (plus de 20 kg d'anhydride sulfureux par hectare et par année).

Le gouvernement canadien ne rate jamais une occasion d'évoquer ces données préoccupantes, tout en soulignant que la moitié des précipitations acides reçues au Canada proviennent des États-Unis et de leurs principaux pollueurs, les quelque 2000 centrales thermiques au charbon du Middle-West.

Les pouvoirs publics canadiens estiment avoir fait plus que leur part pour régler ce grave problème. Les sept provinces de l'Est et du Centre se sont entendues en 1985 pour réduire de moitié d'ici à 1994 les émissions polluantes de leurs industries. Le Canada a aussi adopté des mesures sévères dans le domaine de la pollution automobile en obligeant les constructeurs à prévoir des dispositifs de plus en plus efficaces. Les émissions d'oxyde d'azote ont ainsi diminué de plus de 60 pour cent au cours des deux dernières années et l'essence au plomb aura complètement disparu en décembre 1992.

Il s'agit, selon les autorités canadiennes, du programme «le plus rigoureux du monde», qui restera toutefois insuffisant tant que les États-Unis continueront de polluer le Canada au même rythme. Depuis quatre ans, le gouvernement de M. Brian Mulroney tire la sonnette d'alarme et presse le président Ronald Reagan d'agir au plus vite. En vain.

L'administration américaine est opposée à toute réglementation stricte et à tout calendrier de réduction progressive des émissions, dont les industriels ne veulent pas non plus entendre parler. Washington s'est contenté de promettre des crédits (toujours pas débloqués) pour la recherche, tout en émettant de sérieux doutes sur l'impact réel des pluies acides sur l'environnement.

De fait, s'il est facile pour les scientifiques de relier la mort lente des lacs aux précipitations acides, il est toutefois plus difficile de déterminer précisément leur part de responsabilité, parmi celle des autres polluants atmosphériques, dans le dépérissement des forêts.

L'équipe du professeur Bernard Bernier de l'université Laval a toutefois récemment réussi à établir un lien indirect, en étudiant le cas de certains érables, dont la coloration de feuilles devenues pourpres en mai montrait qu'ils manquaient de phosphore. Cet élément nutritif se trouvait pourtant encore dans le sol mais les racines des arbres ne pouvaient plus l'absorber: les pluies acides avaient modifié les complexes d'échanges chimiques de telle sorte que le phosphore se trouvait fixé dans le sol. Reste à savoir si le même phénomène pourrait jouer pour les autres éléments nutritifs de l'arbre, qui périrait ainsi faute de pouvoir s'alimenter adéquatement.

«Va-t-on attendre la mort de tous les arbres avant d'agir, sous prétexte que les preuves scientifiques ne sont pas assez claires et limpides?» demande le ministre canadien de l'Environnement, M. Tom Mac Millan, au paroxysme de la colère devant les «faux arguments» de ses collègues américains.

Sclérose en plaques: un collaborateur du Dr Le Gac est à Québec

10 000 malades fondent beaucoup d'espoir sur une méthode qui a obtenu certains résultats

Presse Canadienne
QUÉBEC

■ Environ 250 personnes, dont plusieurs atteintes de sclérose en plaques, sont allées entendre le docteur Jean-Baptiste Jadin, hier, dans une école de Charlesbourg. Pour ces gens, le traitement proposé par le médecin venu de Belgique représente l'espoir de guérir d'une maladie réputée incurable.

Cet espoir vient tout juste de naître pour les 10 000 personnes atteintes de sclérose en plaques. L'existence du traitement mis au point par le Dr Paul Le Gac, fut portée à leur connaissance en janvier dernier, lors d'une émission d'information diffusée par Radio-Canada. Le Dr Jadin est un collaborateur de longue date du Dr Le Gac.

Des gens étaient partis d'au loin que la Gaspésie pour venir entendre le Dr Jadin. Plusieurs se déplaçaient en chaise roulante. Par une chaleur écrasante, ils sont demeurés entassés pendant

plus de deux heures dans le gymnase de l'école Antonio-Houde, de Charlesbourg.

Témoignage de guérison

Un médecin français, le Dr Claude Binard, témoignait à nouveau, hier, de sa guérison de cette maladie pernicieuse, après avoir suivi le traitement mis au point par le Dr Paul Le Gac.

À Québec, depuis le mois de février, des gens appellent par centaines chez Mme Ghyslaine Rodrigue qui, elle, se charge d'achever, pour fins d'analyse, des échantillons sanguins à l'Institut provincial des maladies tropicales, située à Anvers, Belgique. Le Dr Jean-Baptiste Jadin travaille à cet institut médical.

Ces gens aux prises avec la sclérose en plaques tentent leur chance avec le traitement que le prescrit le Dr Jadin, après avoir analysé leur sang. Le Dr Jadin identifie les rickettsies (bactéries spécifiques à la sclérose en plaques) et prescrit un traitement, expliquait, hier, Mme Rodrigue, elle-même atteinte par la maladie.

Selon Mme Rodrigue, ce traitement se limite souvent à prescrire

des antibiotiques à base de tétracycline. Le Dr Jadin prescrit fréquemment un régime alimentaire axé sur la consommation de fruits et de légumes frais, de noix et d'amandes et excluant les graisses animales, l'alcool et le tabac.

« Il m'a suggéré de prendre des bains chauds, des marches fréquentes et de me faire donner des massages », confiait pour sa part M. Emmanuel Pommerleau, de Sainte-Foy, atteint de sclérose latérale amyotrophique. M. Pommerleau a aussi mentionné que les comprimés d'antibiotiques que lui prescrit le Dr Jadin lui coûtent entre \$100 et \$150 par trois mois.



Centraide

ÊTES-VOUS OBSERVATEUR ?

RÉPONSES

- 1) Pointe du pied droit de l'homme.
- 2) Tuzau non indiqué dans la main droite.
- 3) Largeur du pneu arrière du camion.
- 4) Rouleau balayeur plus large.
- 5) Dossier plus court dans la cabine.
- 6) Benne incomplète à gauche du tuyau.
- 7) Poignée arrière de la benne plus longue.
- 8) Arbre de gauche plus long à la base.

Le bridge

Pour éviter les ulcères

ANDRÉ TRUELLE

■ On rapporte que le réputé Ely Culbertson quittait la table quand il écopait du rôle de mort pour s'éviter des ulcères d'estomac. Au duplicata, nombreux sont les morts qui aimeraient bien imiter Culbertson quand leur partenaire emprunte une mauvaise ligne de jeu.

Donneur: Nord

Vulnérabilité: tous

- | | | | |
|---------------|-----------|------|-------|
| Nord | | | |
| ♠ R 9 5 4 | | | |
| ♥ D 6 | | | |
| ♦ A D V 6 4 2 | | | |
| ♣ 6 | | | |
| Est | | | |
| ♠ V 10 7 3 | | | |
| ♥ A V 10 4 | | | |
| ♦ 10 9 7 5 | ♦ 8 | | |
| ♣ R V 7 2 | ♣ D 9 8 3 | | |
| Sud | | | |
| ♠ A 8 6 2 | | | |
| ♥ R 7 3 | | | |
| ♦ R 3 | | | |
| ♣ A 10 5 4 | | | |
| Les enchères: | | | |
| Nord | Est | Sud | Ouest |
| 1 K | 1 Pi | 1 Pi | 1 Pi |
| 2 Pi | 3 SA | 3 SA | 3 SA |
| 4 Pi | 3 SA | 3 SA | 3 SA |

Entame: 2 de Tr

Le déclarant couvre la Dame de Tr de son flanc droit de l'As et coupe un Tr. Il encaisse deux tours d'atout et attaque les K. Est coupe le second et va chercher le dernier atout du mort. Ce mauvais plan de jeu mène le déclarant à une chute de deux levées, les K du mort ne pouvant plus être utilisés. Sud perd deux Co, deux Tr et deux atouts. Sud doit jouer deux tours d'atouts aussitôt son As de Tr encaissé. Puis il attaque les K. De cette façon, Est ne pourra réaliser que trois levées, deux à l'atout et l'As de Co.

Genies en herbe

A SCIENCES

1. Photomètre.
2. Daniel Fahrenheit.
3. Charles Darwin.
4. Galileo Galilée.
5. Un précipité.
6. Carbone 14.
7. Un électrolyte.
8. Lord Kelvin.

B SPORTS (RÉPONSES)

1. John McEnroe ou Boris Becker.
2. 1924.
3. La Suède.
4. Un double-bogey.
5. John Dunlop.
6. Andre Dawson.
7. Brooklyn (NY)
8. Un tandem.

C CINÉMA-TV

1. La Mélodie du bonheur (The Sound of Music).
2. Romy Schneider.
3. Curt Jergens.
4. Tchaikovsky.
5. Walt Disney.
6. Les Plouffe.
7. George C. Scott.
8. Pierre Lalonde.

D VARIÉTÉS

1. La cellule.
2. Le zeste.
3. La fête des travailleurs.
4. Platon.
5. Mars.
6. Donald Duck.
7. Le cuivre et le zinc.
8. La Maison-Blanche.

E GÉOGRAPHIE

1. La mer Adriatique.
2. La Mongolie.
3. Le cap de Bonne Espérance.
4. Les pays balkans (ou péninsule balkanique).
5. La principauté de Monaco.
6. La Seine.
7. L'île de Pâques.
8. Hawaï.

F LITTÉRATURE

1. Les Trois Mousquetaires.
2. George Orwell.
3. L'avortement.
4. La satire.
5. Une épopée.
6. La vaudeville.
7. Jean-Paul Sartre et Boris Pasternak.
8. Pygmalion.



LISE BOURBEAU
FONDATRICE DES CENTRES ÉCOUTE TON CORPS

CONFÉRENCE sur le sucre et ses effets sur notre comportement physique, mental, émotionnel et spirituel.

Aimes-tu ton petit dessert à la fin de ton repas?
Aimes-tu le pain, les pâtes, ta bière ou ton verre de vin en mangeant?
Es-tu un buveur de Coke ou autre soda?
Et le café, en prends-tu plusieurs par jour avec du sucre?
Ne t'en fais pas, tu es comme la grande majorité des Québécois: Un/e dépendant/e du sucre!
Si tu veux savoir d'où vient cette addiction et quels effets néfastes elle apporte dans ta vie physique, émotive, mentale et spirituelle, tu es bienvenu(e) d'assister à la conférence de LISE BOURBEAU du Centre ÉCOUTE TON CORPS ce soir. (détails ci-dessous)

DIMANCHE SOIR 7 AOÛT

à 19:30 Auditorium de la polyvalente Père Marquette, 6030 rue Marquette. Une rue à l'ouest de Papineau entre Bellechasse et Rosemont.

ADMISSION: 10\$ (15 ans et moins 5\$)

382-7361 régions ext. sans frais 1-800-361-3834



Centre de croissance et de maîtrise
ÉCOUTE TON CORPS
MONTREAL: 382-7361 / EXT: 1-800-361-3834

portes & fenêtres VERDUN inc

SOFFITE D'ALUMINIUM
\$1166 Vente blanc, pour balcons et corniches
le feuille (16 po x 12 pi)
\$13995 la boîte de 12 feuilles
Prix pour boîte complète

NOUVEAU!!
FENÊTRE À BATTANTS EN P.V.C. PRIX SPECIAL

ÉCONOMISEZ... PAYEZ ET EMPORTEZ!!
Plus de 25 modèles de portes en acier isolées en monstre. Choix de 25 couleurs.

REVÊTEMENTS DE VINYLE de KAYEAN DS
59¢
Prix à la boîte de 18 feuilles (200 pi car)

Laflamme
FENÊTRES COULISSANTES
Avec cadre en pin et volet
4 vitres, 1 montiquaire
32 x 16 \$55
36 x 24 \$69
48 x 24 \$79

STANLEY
PORTE EN ACIER ISOLÉE
Finitions dans un cadre en pin
Cous-froid magnétique
Cous-froid 32" et 34"
Cade de 1" à 2 1/2"
2499
\$409 Modèle LI-600

STANLEY
PORTE DE GARAGE SECTIONNELLE EN ACIER ISOLÉE AVANTAGE II
Cous-froid
Quintillaires incluses
8x7 \$429
9x7 \$459
10x7 \$489

Ouvert: du lundi au vendredi de 8 h 30 à 17 h 30. Samedi de 8 h 30 à midi. Spéciaux en vigueur jusqu'au 31 août 1988

ST-BASILE — 139, boul. Laurier, 653-2265

VERDUN — 925, rue Hickson, 769-1725

VERDUN — 4281, rue Verdun, 761-7895

MONTREAL — 2260, St-Clément, 255-6868

LAVAL — 4525, boul. Samson, 681-1547

La cuisine de Thérèse Daigle



La cuisine au micro-ondes à votre portée

Thérèse Daigle-Charette Institut national des viandes
En des termes simples et précis, l'auteur, professeure à l'Institut national des viandes, vous explique l'anatomie et le fonctionnement du micro-ondes, les plats qu'on y réussit le mieux et les modifications à apporter pour adapter les recettes traditionnelles. 156 pages - #924.

La cuisine au robot

Thérèse Daigle-Charette Institut national des viandes
Savez-vous comment apprivoiser votre robot culinaire? Dans La cuisine au robot, Thérèse Daigle-Charette démontre comment vous en servir dans la préparation des mets quotidiens ou des aliments destinés à la congélation et à la mise en conserve. Elle propose également toute une gamme de recettes, des amuse-gueule aux desserts. 216 pages - #927.

La cuisine chinoise

Thérèse Daigle-Charette Institut national des viandes
Voici un livre qui vous initie aux différents modes de cuisson particuliers à la cuisine chinoise. Vous y apprendrez la façon de servir les plats suggérés et l'ordre dans lequel ils doivent être présentés. Une liste d'adresses où se procurer les ingrédients complète l'ouvrage. 158 pages - #965.



la presse



20%

de réduction aux abonné(e)s de La Presse sur tous nos livres.

N° d'abonné _____

| | | |
|--------------------------|----------------|---------------|
| | Prix régulier | Prix d'abonné |
| <input type="checkbox"/> | (894) 14,95 \$ | 11,95 \$ |
| <input type="checkbox"/> | (905) 14,95 \$ | 11,95 \$ |
| <input type="checkbox"/> | (927) 15,95 \$ | 12,80 \$ |

Vous pouvez commander par téléphone en utilisant votre carte VISA ou MASTERCARD.
Vous pouvez recevoir ces livres en remplissant et en retournant ce coupon aux:

285-6984

Éditions La Presse, Ltée
44, Saint-Antoine Ouest
Montréal (Québec)
H2Y 1J6

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. (____) _____

Chèque Mandat
 VISA MASTERCARD

N° _____

Date d'expiration _____

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

Prix des livres + frais de manutention 1,50 \$

Montant total ci-joint _____

Aussi en vente chez votre fournisseur habituel.

ALPHA VICO CANADA INC.

Lit escamotable POUR UTILISER VOTRE ESPACE intelligemment.

Pour un intérieur bien pensé. Le lit escamotable transforme vos appartements en un spacieux lieu de séjour, tout en permettant un aménagement rapide et confortable pour la nuit. Mécanisme seulement À partir de

810\$

700 - 8e Avenue
Pointe-aux-Trembles
(514) 645-4596

IDÉAL POUR CONDOMINIUM

Les frères Maxwell ont relevé le défi de doter Montréal d'un écrin remarquable pour loger ses chefs-d'oeuvres.

Le musée des Beaux-Arts



GUY PINARD

Le musée des Beaux-Arts de Montréal entreprendra, au cours des prochains mois, un programme d'agrandissement qui lui permettra de présenter à sa fervente clientèle un nombre encore plus grand d'exhibits de sa riche collection d'oeuvres d'art. Réunie au fil des ans et des donations, l'impressionnante collection passe actuellement la plus grande partie de son temps dans les réserves, faute de salles où exposer ces «trésors cachés».

Mais l'exiguïté des lieux n'est pas le fait des frères Edward et William Maxwell, architectes du musée. En effet, leur projet original comportait un immeuble deux fois plus vaste que le bâtiment original; malheureusement, la situation financière de l'Art Association of Montreal (précurseur de l'administration actuelle du musée) les força à revoir le projet en tenant compte de ces contraintes. Sauf que le mal était fait.

Même amputé d'une partie importante de ses volumes originaux, le musée des Beaux-Arts s'avère l'un des plus beaux exemples de style Beaux-Arts préconisé pour les édifices publics pendant trois décennies à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Et c'est bien documenté; la qualité et l'abondance des informations ne font pas défaut. On pense notamment au document *Construction d'un musée Beaux-Arts, Montréal 1912*, rédigé par Rosalind M. Pepall en 1986 à l'occasion d'une exposition consacrée à l'histoire du musée et de ses édifices.

Origine de l'organisme

Le musée des Beaux-Arts de Montréal est le résultat de plusieurs mutations survenues depuis la fondation, en 1847, de la Montreal Society of Artists. Malgré la disponibilité de lieux comme la salle Bonaventure et la librairie Mercantile pour la présentation des expositions, l'absence d'un lieu fixe s'avérait un handicap. La formation d'un organisme susceptible d'intéresser les hommes d'affaires se faisait donc de plus en plus nécessaire.

C'est ainsi que le 23 avril 1860 fut officiellement constituée l'Art Association of Montreal, ancêtre du Montreal Museum of Fine Arts (1949), officiellement francisé 20 ans plus tard.

Comme son prédécesseur, l'Association dut d'abord vagabonder d'une salle à l'autre, faute d'un toit permanent.

Le don de Benaiah Gibb, un des premiers artisans de l'Association, permit d'envisager enfin la possibilité de doter l'Association d'un toit permanent. En 1877, Gibb légua par testament 76 oeuvres d'art (le noyau de la collection permanente du Musée) évaluées à \$65 000, \$8 000 en espèces, et un terrain évalué à \$9 400, du côté est du square Phillips, à l'angle de la rue Sainte-Catherine. Gibb posait une seule condition: l'Association devait générer le reste de l'argent requis pour la construction du musée avant le troisième anniversaire de sa mort, sinon la Ville de Montréal hériterait du legs. Une réunion publique convoquée à l'hôtel Windsor par le président, Sir Francis Hincks, permit de recueillir les fonds nécessaires à la construction.

Le premier édifice

Le premier édifice, square Phillips, fut inauguré le 26 mai 1879 lors d'une cérémonie présidée par le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada.

L'édifice en pierre calcaire fut dessiné par John W. Hopkins, du bureau Hopkins and Wily, architectes. Inspiré

par la Renaissance italienne, il comportait des fenêtres arquées à encadrement proéminent, des pilastres engagés à pierre bouchardée, une corniche largement proéminente et un toit en pavillon. Le rez-de-chaussée était réservé aux marchands, et deux salles d'exposition occupaient l'étage, derrière les fenêtres murées. Cet édifice fut agrandi par l'ajout d'une aile construite du côté sud de l'édifice, et qui permit de doubler la superficie du musée. Dessiné par Andrew Taylor, l'ajout respectait le style de Hopkins, à quelques différences près, dont le remplacement des fenêtres murées de l'étage par des niches, l'addition de deux tours coiffées d'une toiture à l'impériale en cuivre et l'animation de la façade par une ornementation sculptée. L'inauguration eut lieu le 29 novembre 1893. Entre-temps, l'Association avait prouvé qu'elle entendait respecter son mandat, en 1880 par le début des cours de dessin et de Beaux-Arts, en 1881 par une exposition en arts décoratifs, et en 1882 par l'ouverture de la bibliothèque.

Le déménagement

La réception en 1909 du legs de tableaux, de livres et de pièces d'art décoratif provenant de William et Agnes Learmont fit réaliser qu'il fallait construire un nouvel ajout ou déménager ailleurs. On retint la deuxième option.

Il fallut d'abord trouver un terrain. Le sénateur Robert Mackay possédait à l'est de sa résidence, rue Sherbrooke, un terrain et une maison construite en 1856 pour Luther H. Holton et vacante depuis plusieurs années. Ce terrain était idéalement situé, à l'angle de l'avenue Ontario (actuelle avenue du Musée) et de la rue Sherbrooke. En outre, Mackay acceptait de vendre le terrain à la condition expresse qu'on y construise un musée. On convint même d'un prix de \$70 000, une aubaine pour un emplacement de ce genre. Le 10 février 1910, il fut décidé d'acheter le terrain de la rue Sherbrooke. Et peu de temps après, on vendit l'édifice du square Phillips à James R. Maher au prix de \$275 000.

Le problème du terrain réglé, on pouvait s'attaquer au choix de l'architecte. On forma d'abord un comité de construction. Le comité décida de restreindre la participation à trois bureaux d'architectes, Brown and Vallance, E. and W.S. Maxwell, et Percy Nobbs, et de retenir les services d'Edmund Wheelwright, de Boston, comme architecte-conseil. En restreignant son choix, le comité provoqua la colère des architectes. Mais le comité tint bon, et le 20 juin 1910, Wheelwright annonça qu'il avait retenu le projet no 3, celui des frères Maxwell.

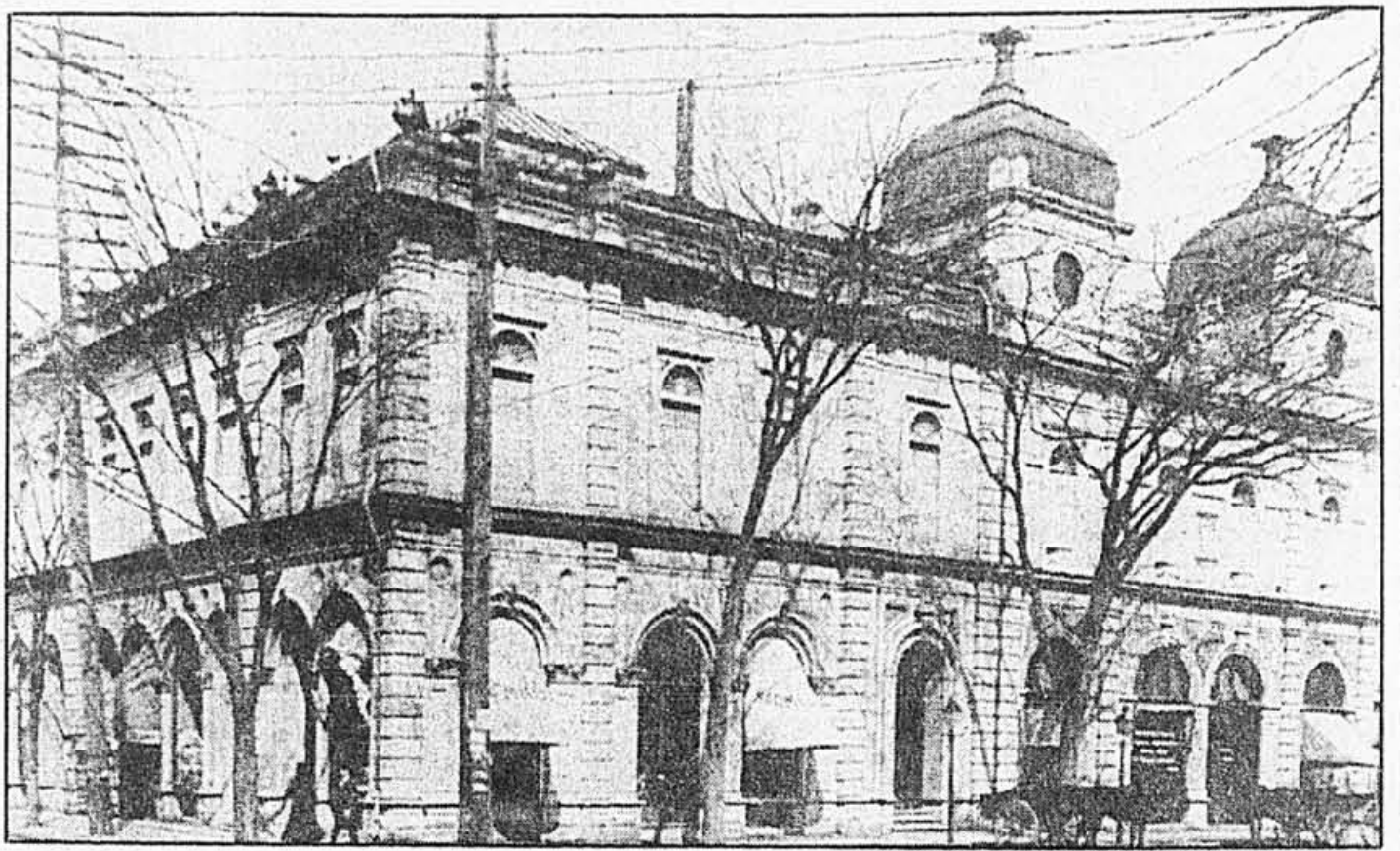
La construction

Jugé trop ambitieux, le projet des Maxwell fut revu à la baisse sous la supervision de Wheelwright, avec le désir de construire la façade principale, mais de réduire le volume original de moitié. L'association approuva les plans révisés le 17 août 1910. Le 29 novembre, l'entreprise George A. Fuller Co. obtint le contrat de construction, et les travaux commencèrent au printemps 1911.

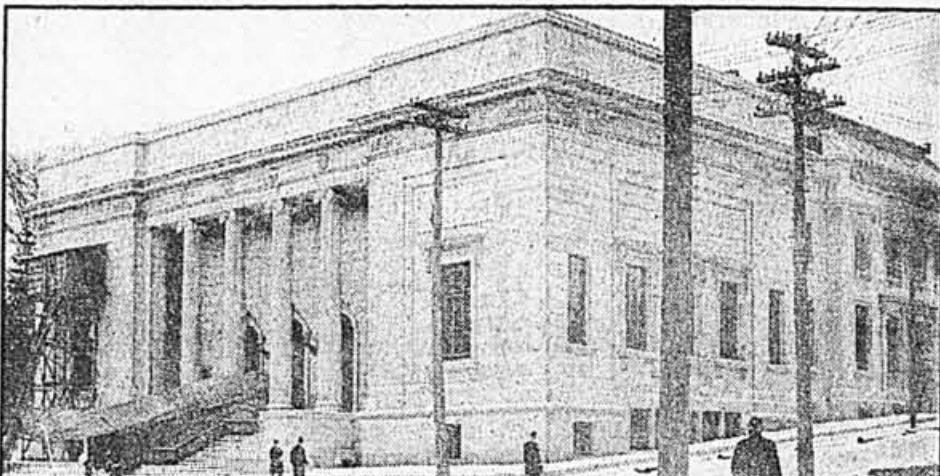
La structure du bâtiment est formée d'acier, de béton armé et de terre cuite. Le parement est composé de trois matériaux: le granit pour la base, le marbre blanc du Vermont pour la construction générale et la brique à l'arrière. Le gala d'inauguration eut lieu le 9 décembre 1912 sous le haut-patronage du duc de Connaught, gouverneur général du Canada.

L'analyse architecturale

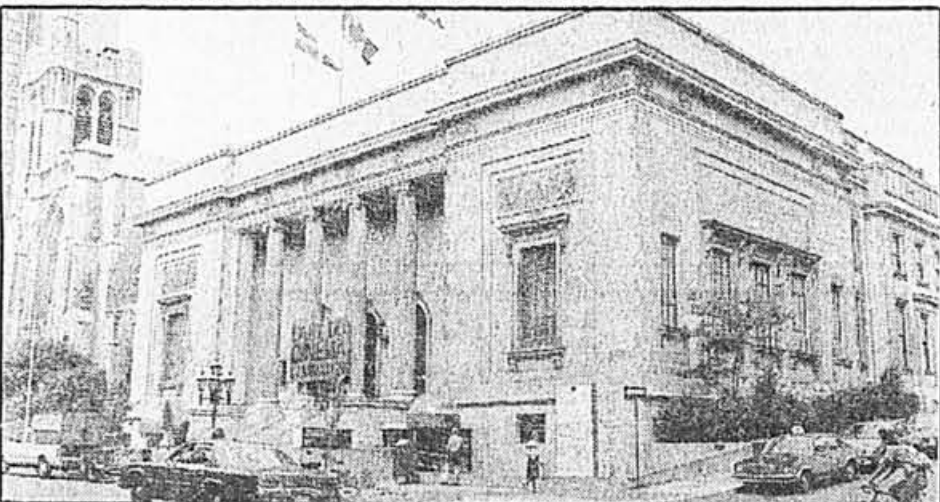
Initialement, les Maxwell avaient prévu un édifice rectangulaire qui occuperait la totalité de l'emplacement de 132 pieds et demi de façade sur 206 de profondeur. L'édifice construit différait



Le premier édifice de la Art Association of Montreal, après la construction de la rallonge.



Le musée des Beaux-Arts en 1912. À noter, sur la gauche, l'échafaudage qui protégeait les employés du froid, pour la pose du bas-relief.



Le musée des Beaux-Arts aujourd'hui.

grandement du projet. On le dota de la façade prévue mais il fut par ailleurs amputé dans l'axe nord-sud; ainsi la profondeur de l'édifice mesurait 59 pieds à l'ouest, 191 pieds et demi au centre, et 149 pieds le long de l'avenue Ontario.

L'édifice comprenait — et comprend toujours — trois niveaux: un sous-sol, un rez-de-chaussée et un étage. La façade à composition tripartite, et parfaitement symétrique selon l'esprit Beaux-Arts, a peu souffert des modifications apportées au devis architectural. Certains éléments Beaux-Arts furent sacrifiés; les plus importants furent les deux statues de Minerve accompagnées d'un lion qui encadraient l'escalier, les quatre lampadaires de bronze prévus au pied des colonnes, des guirlandes, des oeils-de-boeuf et les noms (Bramante, Titian, Rembrandt, Phidias, Velazquez) gravés dans la frise.

Pour le reste, tout y est. Encadré de deux entrées circulaires à dôme de facture moderne, l'escalier monumental conduit à un portique de 63 pieds de largeur formé par quatre colonnes ioniques, et au fond duquel se trouvent les trois grandes portes doubles du musée. Le portique est encadré de chaque côté par un pilastre qui sert de contrefort à l'avant-corps latéral. Les colonnes et les pilastres supportent un entablement. La frise présente des couronnes de laurier au centre et des bas-reliefs dans les avant-corps. La corniche à mouluration simple et l'imposant parapet couronnent le périmètre de l'édifice.

Les quatre colonnes ioniques du portique méritent qu'on s'y arrête. Haute de 31 pieds, mesurant 42 pouces à la base et pesant environ 26 tonnes chacune, ces colonnes sont monolithiques comme l'exigeaient les architectes. Les blocs de marbre blanc provenant des carrières Norcross, à Manchester, au Vermont, furent d'abord transportés à Irberville où ils furent cannelés et profilés, un travail qui demanda trois mois d'efforts à une équipe de six hommes. Les colonnes furent ensuite transportées par train jusqu'à la gare Windsor, où elles furent placées sur des fardiers tirés par des chevaux pour l'étape finale jusqu'à la porte du musée.

Chaque porte d'entrée en plein cintre est encadrée d'un chambranle en pierre, avec clé de voûte richement sculptée et encadrée de branches de feuilles. L'imposte de chaque porte est ornée d'une grille dans laquelle on retrouve un chérubin posant à côté des attributs des Beaux-Arts: buste et palette évoquant la sculpture et la peinture, colonne ionique représentant l'architecture, et enclume et roue symbolisant les arts appliqués. Deux gros globes de verre protégés par une feuille de métal filigranée et fixés au mur par des volutes en bronze éclairaient le portique.

RENDEZ VOUS 92

1992, 350^e ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE MONTRÉAL

recouvrir le plancher, s'harmonise au marbre de Botticino des murs. Les deux lampadaires sont les seuls qui restent du groupe de six commandés en Italie par la société Edwin F. Caldwell. Ces lampadaires en marbre blanc sont décorés de têtes de bélier, de rubans, de godrons et de guirlandes. Une vasque d'albâtre réfléchit la lumière. Des moulures de fleurs et de fruits ornent le sommet des murs.

L'escalier monumental en marbre blanc occupe la place de la cour intérieure. Il est remarquable pour sa rampe en bronze ornée de spirales, repris dans les garde-corps de l'étage, entre les colonnes en marbre à base en bronze. Les meubles en chêne massif, la ferronnerie ornementale, les boiseries à bandeaux de feuilles de laurier et les moulures de plâtre animent l'intérieur.

Les Maxwell avaient l'habitude de reprendre à l'intérieur certains éléments architectoniques de l'extérieur. Ainsi, les consoles en volute de l'entablement des fenêtres sont reprises dans les pieds des tables de la bibliothèque. Les guirlandes et les feuilles de laurier se retrouvent au-dessus des ouvertures des salles. Enfin, la spirale vitruvienne de la rampe d'escalier trouve son écho dans le dossier des banquettes des salles d'exposition.

L'Association avait prévu un budget de \$500 000 pour la construction, mais la facture s'éleva finalement à \$595 800. Mais malgré tout, l'Art Association of Montreal pouvait s'enorgueillir, en décembre 1912, d'être la seule organisation du Canada à posséder un édifice spécifiquement conçu pour abriter un musée des beaux-arts.

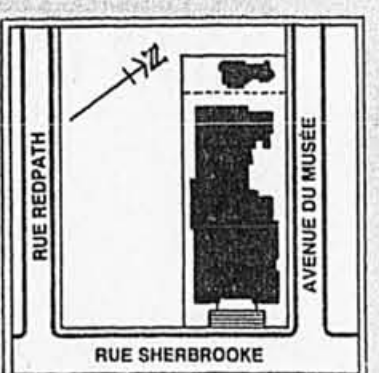
Les travaux subséquents

Les plans de 1912 ne furent jamais réalisés, mais le musée a subi depuis deux agrandissements. En 1939, sous la surveillance des architectes Durnford et Fetherstonhaugh, on construisit l'aile Norton qui permit de prolonger l'élévation ouest jusqu'à l'arrière. Mais les travaux les plus considérables eurent lieu entre 1973 et 1976, sous la surveillance de Fred Lebensold, de Arcop Associates, alors qu'on procéda à la rallonge de l'édifice du côté nord, vers l'arrière. Mais il fallut pour ce faire démolir la maison et l'écurie de la propriété offerte au musée en 1956 par le Dr J.W.A. Hickson. Plus au nord encore se trouvait une maison construite en 1907 pour J.J. Pangman par Robert Findlay; en 1947, elle fut acquise par le musée qui l'utilisa comme école d'art. Cette maison est aujourd'hui reliée au musée par un passage couvert.

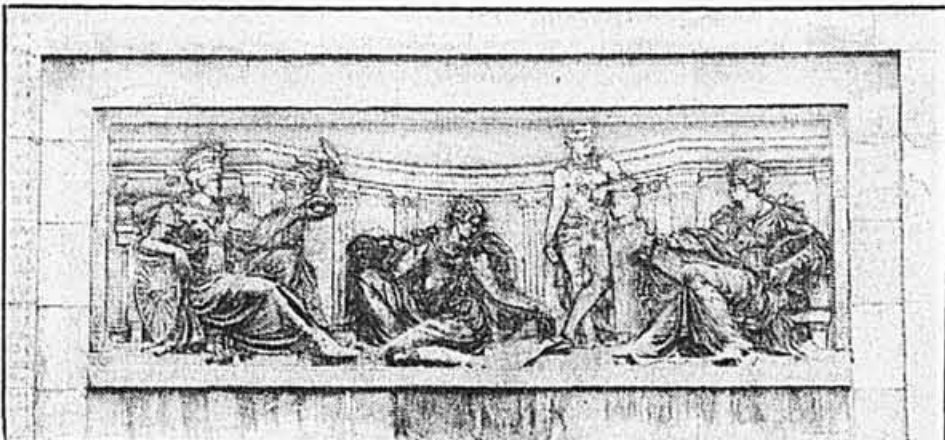
La plus riche collection de tableaux offerte au musée provint de Mlle Adeline Van Horne, fille de William Cornelius Van Horne, qui en 1945, offrit une soixantaine de tableaux d'une valeur inestimable. Et si le musée des Beaux-Arts a toujours accueilli avec empressement tous les dons d'argent et d'oeuvres d'art qu'on lui offrait, il refusa avec regret le don de \$45 000 offert par Catherine Orkney. La raison? Mme Orkney insistait pour que le musée n'ouvre pas ses portes le dimanche.

SOURCES: musée des Beaux-Arts de Montréal: *Construction d'un musée Beaux-Arts, Montréal 1912*, par Rosalind M. Pepall, *Le musée des Beaux-Arts de Montréal. Un grand musée*, et documents divers — Canadian Art: *Art Association of Montreal*, par Robert Ayre — Communauté urbaine de Montréal, Service de la planification du territoire, Répertoire d'architecture traditionnelle: *Les édifices publics*, et documents divers.

REPÈRES

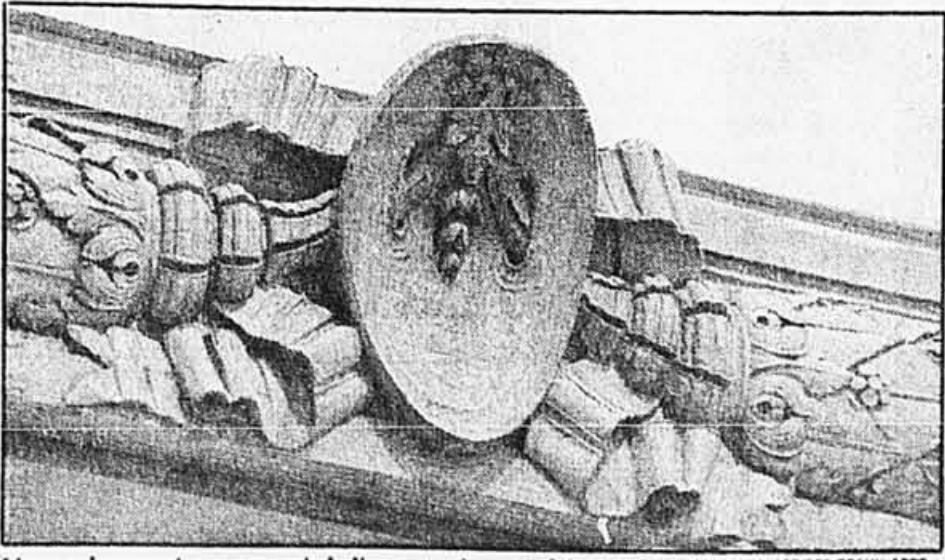


Nom: édifice du musée des Beaux-Arts.
Adresse: 3410, avenue du Musée.
Métro: station Guy, vers le nord, rue Guy, puis vers l'est rue Sherbrooke.



Le bas-relief est du musée.

PHOTO MUSÉE DES BEAUX-ARTS



L'encadrement ornemental d'une porte, en chêne.

PHOTOS MUSÉE DES BEAUX-ARTS